

CHANTAL DUSSAULT

LE PARCOURS INITIATIQUE
ET
L'ÉVOLUTION DE L'ESPACE
DANS
LA NUIT SACRÉE
DE TAHAR BEN JELLOUN

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département des littératures
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

SEPTEMBRE 1998



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-38076-9

Résumé

Considérant que la spatialité romanesque est porteuse de sens, ce mémoire propose, à travers *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun, une analyse des lieux dans leur participation à l'initiation de la protagoniste. Il interroge les formes spatiales, les lieux, leur fonction et leur contenu, le sens des déplacements et le recours aux symboles pour démontrer le parallélisme qui existe entre l'évolution de l'espace et le parcours initiatique, et illustrer l'analogie entre le lieu physique décrit et l'état psychique et spirituel du personnage principal.

Remerciements

*Remerciements à mon directeur de recherche, Monsieur Réal
Ouellet. Je vous témoigne ma gratitude.*

*Mille mercis à vous, Lucile et Marcel, Linda et Gaétan, Francine et
Alain pour votre généreuse présence, votre sollicitude, votre appui
et votre réconfort.*

*Témoignage de reconnaissance à vous, mes amis, qui m'avez
exprimé votre confiance.*

*Merci enfin à Monsieur Maurice Émond. Vos paroles
lumineuses m'ont incitée à parachever ce mémoire.*

Avant-propos

J'ai affronté la peur du ridicule, me suis éloignée de la conformité, de l'idéologie occidentale où le bruit, la vitesse, la compétition sont rois. Je me suis retrouvée nue, sans masque, sans rien qui puisse cacher mon désarroi, au beau milieu du calme plat.

Je me suis approchée du monde des images, hésitante, affolée par l'inconnu, par moi, et j'ai plongé dans la solitude, le silence et l'immobilité à la recherche d'une source, d'une lumière, de la vérité.

Sourde au monde, j'ai entendu cette musique qui monte du fond de mon cœur, cette mélodie trop souvent recluse, que je n'écoute pas, car toujours en désaccord avec la fugacité de mon existence, et qui pourtant s'harmonise parfaitement avec mes rêves.

Oui, l'écriture de ce mémoire fut une démarche d'initiation dans ma propre connaissance : elle a dilaté ma voix intérieure, éclairci mon regard.

*Tout voyage, toute aventure
se double d'une exploration intérieure.
Il en est de ce que nous faisons
et de ce que nous pensons
comme de la courbe extérieure
et de la courbe intérieure d'un vase :
l'un modèle l'autre.
(Marguerite Yourcenar)*

*Vivre c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer,
changer d'état et de forme, mourir et renaître.
C'est agir puis s'arrêter,
attendre et se reposer,
pour recommencer ensuite à agir,
mais autrement.
(Arnold Van Gennep)*

Table des matières

Résumé	i
Remerciements	ii
Avant-propos	iii
Table des matières	v
Introduction	1
Chapitre I ^{er} : La Parole de l'espace	7
Chapitre II : L'Appel de la lumière	29
« Le bris des apparences »	31
« De la joie au désarroi »	38
« Sur la voie de la légèreté »	45
« L'enfant du soleil »	48
Chapitre III : La Voix de l'ineffable	59
Conclusion	75
Bibliographie	84

Introduction

L'espace, comme le temps, les personnages ou l'action contribue à l'édification du roman. Évocateur et révélateur, signe riche de sens, il joue un rôle essentiel : plus qu'un simple décor où baignent les protagonistes, il communique de l'information à leur sujet, traduit leur état d'âme au point que les changements de lieux font voir leur évolution psychologique. Outre leur valeur évocatrice, les lieux possèdent un pouvoir : ils présentent aux personnages la voie de l'initiation, ils les incitent à la métamorphose et la mobilité pousse à la transfiguration. D'étroites relations se nouent entre l'espace romanesque et l'initiation :

Dans les rites d'initiation, l'espace n'est pas une masse informe et inerte, il n'est pas seulement un support traçant les limites d'un dedans et d'un dehors, mais un acteur essentiel du rite. Il se fait forme, objet, il se fait ombre ou lumière, il est la scène, l'autel sur lequel sont dramatisées les transformations fondamentales de la vie humaine¹.

L'espace participe au sacré. Souvent décrit à l'aide de symboles, il révèle une dimension secrète, un sens « obscurément pressenti »² qui exprime l'univers spirituel des protagonistes. L'évolution de l'espace dans un roman est un élément de

¹ J.-G. Simon, « Initiation et espace sacré. À propos d'Eliade et de Bettelheim », *Les Rites d'initiation*, Louvain-La-Neuve, 1986, p. 125.

² C. G. Jung, *Problèmes de l'âme moderne*, Paris, Buchet/Chastel, 1961, p. 92.

signification où le trajet devient un parcours initiatique, où se concentrent, dans chaque description, des images d'une grande puissance thématique à déchiffrer pour saisir l'intelligibilité du roman. En même temps que les lieux de papier dévoilent le personnage et matérialisent son esprit, ils contribuent à faire mourir et renaître, à épanouir les protagonistes.

Les rapports entre les personnages et le décor romanesque, comme ceux entre l'homme et l'espace, engendrent le désir de communion, l'aspiration à trouver le lieu symbolique de l'être, le point où le macrocosme et le microcosme se confondent et vivent en permanente osmose. Dans un roman, comme dans la vie, rien n'est le fruit du hasard.

Dans *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun la protagoniste, au début du roman, dort sur un banc public. Autour d'elle « un auditoire varié et attentif »³ se rassemble. Alors qu'elle émerge d'un songe, elle se retrouve au cœur d'un cercle, implicitement conviée à raconter une histoire. Sa parole débridée qui sourd des méandres de sa mémoire et de son imagination émaille son récit de symboles et reconstitue l'itinéraire de sa destinée. Aux « Amis du Bien », elle confie ce qui « ressemble à la vérité »⁴, souhaite

rétablir les faits et [...] livrer le secret gardé sous
une pierre noire dans une maison aux murs hauts
au fond d'une ruelle fermée par sept portes⁵.

Sa parole forme l'espace et le parcours de sa vie. Les mots, en se déployant, forgent un nouveau réel, créent des lieux inouïs, transmutent son existence, soufflent l'extraordinaire et la démesure et frappent l'imagination du public. Conteuse, puisqu'elle succède au « maître incontesté de la grande place »⁶, elle invente un univers merveilleux et étrange, truffé de symboles, ajoutant ici et là un brin de fantaisie, une part de rêve qui le rend incompatible avec la

³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1987, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶ *Ibid.*, p. 10.

logique commune, mais qui ouvre la porte sur l'inconnu, l'infini. Elle mythifie sa vie, la tisse entre la fable et la réalité pour enchanter le cœur de son auditoire, ravir son esprit et susciter l'extase. Maintes fois racontée par « Bouchaid »⁷ et d'autres conteurs improvisés, son histoire éveille l'intérêt et captive l'attention du public parce qu'elle fait partie des histoires qui s'ouvrent pour former un « conte infini »⁸. Empreinte de mysticisme, elle dit le monde dans sa totalité et délivre une « cargaison de lumières »⁹.

Son chemin de vie, elle l'étale dans l'espace, le fait surgir de l'obscurité et des lieux fermés, puis l'étire en hauteur, en largeur et en clarté. Plus symboliques que réalistes, les descriptions opèrent « magiquement », car le symbole « contient cet aspect analogique primitif qui parle à l'inconscient »¹⁰. Les lieux sibyllins plongent son récit dans l'abstrait et lui donnent un sens intemporel, parce que la lumière, but ultime de son parcours et de sa récitation, échappe au temps et à l'espace. Chacun la voit dans toute sa splendeur au terme de ce que Jung a appelé « le processus d'individuation ». Elle existe depuis toujours et se trouve partout, se montre à qui sait reconnaître l'unité du monde. Qui cherche la découvre.

Mi-fable mi-vérité, son récit introduit ceux qui l'écoutent dans un univers singulier et qui parfois étonne :

La marge d'oscillation entre un réel somme toute hypothétique et les incertitudes d'un monde aléatoire, voire à certains égards surnaturel, tend à combiner la vérité et le secret ¹¹,

le conscient à l'inconscient, la diversité. Sous l'emblème du sacré – l'histoire s'ouvre sur la Nuit du Destin – ils suivent un parcours ambigu, vivent des événements insolites, traversent des moments

⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁸ *Ibid.*, p. 169.

⁹ C. Bobin, *L'inespérée*, Paris, Gallimard, 1994, p. 116.

¹⁰ C. G. Jung, *Commentaires sur le mystère de la Fleur d'or*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 46.

¹¹ R. Saigh Boustra, « Béances du récit dans *La Nuit sacrée* », *Tahar Ben Jelloun. Stratégies d'écriture*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 123.

initiatiques, surmontent des épreuves, recueillent une vue plus large, plus lumineuse du monde. Le flou spatio-temporel dans lequel elle cadre son récit indique que la localisation importe peu, car personne ne trace son itinéraire intérieur de la même manière, personne ne reçoit le baiser de la lumière au même moment. Toutefois, elle affirme que « des portes vont s'ouvrir »¹² et elle demande à la suivre, à « confronter l'un par l'autre ce monde où [ils sont] et ce monde qui est [eux] »¹³.

Ouvrir sept portes, avancer vers le mystère, accepter l'invitation au voyage, de vivre la Nuit Sacrée et de traverser l'espace profane. Avancer, monter, retirer les vêtements un à un pour déceler les traces de l'âme, se dénuder jusqu'à l'ultime substance, face au soleil. Deux aspects de l'imagination Ben Jellounienne sont mis à jour par les portes – celles qui nomment les chapitres de *L'Enfant de sable* et les sept par lesquelles Zahra dévoilera peu à peu sa vie – : d'abord, la plongée dans la symbolique, la porte faisant référence à un lieu de passage entre deux mondes, deux états ainsi qu'une synthèse « des arrivées et des départs »¹⁴; ensuite, la propension à évoluer et à se transcender. « L'existence humaine arrive à la plénitude par une série de rites de passage, en somme d'initiations successives »¹⁵ démontrées ici par la métaphore du voyage, des portes à ouvrir et à franchir pour obtenir la délivrance et être « inondé par le parfum du paradis »¹⁶, illuminé. À l'image des portes, la protagoniste s'ouvre, se métamorphose depuis la chambre haute de l'enfant de sable à la grande place à Marrakech, des espaces étroits, fermés jusqu'au centre, lieu ouvert par excellence.

Nous nous proposons donc, nous aussi, d'ouvrir quelques portes pour faire apparaître le parallélisme qui existe entre l'évolution de l'espace dans *La Nuit sacrée* et la transformation du

¹² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 20.

¹³ M. Yourcenar, *L'Œuvre au noir*, Paris, Gallimard, 1968, p. 145.

¹⁴ G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 200.

¹⁵ M. Eliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 153.

¹⁶ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, Paris, Seuil, p. 1985, p. 12.

personnage principal. L'étude de Jules G. Simon nous a inspiré le désir d'emprunter cette voie. Parue en 1986 dans *Les Rites d'initiation*, elle établit le rôle essentiel que joue l'espace lors du scénario initiatique :

L'initiation a ses lieux et ses espaces [...]. Ses novices y vivent la transformation radicale de leur être et sans le concours de ces espaces, les rites qui la réalisent perdraient tout sens, toute efficacité et l'initiation n'existerait plus. Ici, la forme de l'espace n'est pas la définition de limites, le lieu n'est ni abri, ni hutte, ni enclos, mais symbole puissant au service de la métamorphose du néophyte¹⁷.

Dans le premier chapitre, ou porte initiale, l'analyse tentera justement de démontrer la contribution de l'espace romanesque à l'efficacité des rites d'initiation et à la métamorphose de la protagoniste. La structuration spatiale et le fonctionnement des lieux textuels par rapport au personnage principal retiendront notre attention. Nous nous appuierons sur l'article de Roland Bourneuf, « L'Organisation de l'espace dans le roman », qui examine les interrelations établies entre les lieux et les autres éléments constitutifs du roman, sur celui de François Ricard, « Le Décor romanesque » qui s'attarde au sens de l'espace, et enfin sur celui d'André Guimbretière, « Quelques remarques sur la fonction du symbole à propos de l'espace sacralisé », portant sur les principaux symboles qui caractérisent l'espace sacré et sur leur fonction. Le deuxième chapitre nous permettra de franchir la porte qui mène de l'extérieur vers l'intérieur. L'analyse de l'itinéraire moral qui double le parcours sur les routes, mettra en lumière l'évolution de la protagoniste jusqu'à son ultime initiation où elle parvient à harmoniser les tensions de son âme. Les nombreux travaux d'Eliade qui portent sur les initiations des peuples primitifs, sur la fonction du symbole, de l'archétype, du mythe et du rite ainsi que *Rite, roman, initiation* de Simone Vierre qui analyse en profondeur le schéma initiatique et fait apparaître comment l'initiation transmet des connaissances seront nos ouvrages de base pour illustrer que le

¹⁷ J.-G. Simon, « Initiation et espace sacré. À propos d'Eliade et de Bettelheim », *Les Rites d'initiation*, p. 107.

fait initiatique [...] consiste pour l'être humain [et pour le personnage romanesque] à changer de statut par l'intermédiaire de puissances sacrées, et donc à renaître autre qu'il n'était. Mais comme la graine dans le sillon, suivant une image universellement employée en cette occasion, il lui faut d'abord mourir pour se transformer en une plante promise à tout son développement¹⁸.

Enfin, l'espace et l'initiation, riches en symboles, nous amèneront au dernier chapitre à décrypter le sens du décor et de la quête du personnage à travers les images et les symboles. Les éminentes études de Jung, de Bachelard et de Durand deviendront nos précieux guides pour explorer et mieux cerner le sens occulte du roman, car

le symbole est reconduction du sensible, du figuré au signifié, mais en plus il est par nature même du signifié inaccessible, « épiphanie », c'est-à-dire apparition par et dans le signifiant, de l'indicible¹⁹.

La traversée de cette porte révélera quelques secrets, conduira « aux ressorts les plus cachés de l'action », ouvrira « l'esprit sur l'inconnu et l'infini »²⁰.

Si cette analyse espère éclairer sous un jour nouveau *La Nuit sacrée*, elle n'a certes pas la prétention d'épuiser le sujet. Il n'y a pas d'explication dernière du roman, comme du monde, mais sa richesse inouïe permet aux passionnés de voyager sur les ailes du temps et de l'espace, d'entrer dans le monde des Images et d'emprunter la route de l'éternité.

¹⁸ S. Vierné, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, PUG, 1987, p. 13.

¹⁹ G. Durand, *L'Imagination symbolique*, Paris, PUF, 1968, p. 7-8.

²⁰ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Laffont/Jupiter, 1982, p. V.

CHAPITRE PREMIER

La Parole de l'espace

Entre sa réclusion volontaire dans la « chambre haute, voisine de la terrasse »¹ et la grande place à Marrakech où elle raconte sa vie, Zahra redevient maîtresse de son destin. D'espace en espace, elle confronte son corps « à l'aventure, sur les routes, dans d'autres villes, dans d'autres lieux »², elle va d'elle en elle pour trouver sa propre harmonie, accomplir sa réalisation. Son voyage, parfois périlleux, reflète son itinéraire intérieur : entre le dedans et le dehors, il y a identité, coalescence entre l'environnement et le personnage qui, sillonnant le monde, marche vers le sens de sa vie pour découvrir sa place dans le cosmos.

Si Tahar Ben Jelloun ne donne guère de précisions spatio-temporelles dans le roman – les lieux sont à peine suggérés –, la valeur symbolique attribuée à l'espace exprime des motifs psychologiques et, par conséquent, révèle la réalité du personnage. Le symbole qui relie les éléments distincts de l'univers fait sentir à la protagoniste qu'elle n'est pas seule dans le vaste monde et qu'elle appartient à un ensemble : il invite à une vie intégrale. Au-delà de l'image qu'il représente, il transporte une énergie fécondante, mais

¹ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 8.

² *Ibid.*, p. 112.

l'image ne prend son sens que si Zahra acquiesce à un « transfert imaginaire » qui la loge à l'intérieur du symbole et qui place ce dernier à l'intérieur d'elle, tous les deux « participant de la nature et du dynamisme de l'autre dans une sorte de symbiose »³. Autrement dit, les lieux chargés symboliquement reflètent son état intérieur et l'incitent à progresser dans la découverte de soi. L'espace est à la fois en elle et hors d'elle et en changeant il souligne sa transformation. Donc, l'esprit de la voyageuse et la perception de son parcours se rassemblent dans une même unité. Étant donné que le passage du profane au sacré se réalise à l'intérieur de l'être et non dans la réalité physique sur un point repérable d'une quelconque carte géographique, la narratrice ne peut décrire exactement là où elle a pérégriné ni montrer la route à personne pour atteindre la plénitude, car le royaume découvert est celui du dedans, lieu indescriptible où s'unissent toutes les différences. Dans *La Nuit sacrée*, le déplacement dans l'espace vise à dépeindre le voyage de Zahra en elle-même, et à illustrer la réflexion du poète égyptien citée par Ben Jelloun dès le début de *L'Enfant de sable* : « De si loin que l'on revienne, ce n'est jamais que de soi-même »⁴.

Par sa quête, Zahra cherche à « émerger de dessous la terre »⁵ pour simplement revenir à soi. Elle veut quitter les apparences extérieures qui voilent sa réalité intérieure, franchir les limites de l'horizon pour accéder à la liberté d'être. Son idée la plus profonde est de vivre sans masque, de réintégrer son corps féminin et son âme propre, de devenir ce qu'elle aurait dû être si elle n'avait pas été détournée de son destin. De l'enfant à l'adulte en passant par l'adolescente et la jeune fille amoureuse, Zahra franchira les grandes étapes de la vie humaine à travers quatre espaces assimilables au sein maternel et qui la feront grandir et s'élever, acquérir la connaissance suprême et jouir de la liberté absolue.

Miroir et représentation du corps, le lieu reflète celui qui y réside. Habitant une chambre avec terrasse au deuxième étage de la

³ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. XXI.

⁴ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 11.

⁵ *Ibid.*, p. 111.

maison paternelle, Ahmed-Zahra est un « enfant exceptionnel »⁶. Parce qu'elle a été « conçue dans la lumière »⁷ et le ravissement sensuel, son père pressent que sa huitième fille connaîtra un destin « meilleur que celui de toutes les femmes »⁸. En ce qu'elle réunit la diversité, sa chambre renforce cette intuition : la rencontre du terrestre et du céleste, de la maison bien enracinée et de la terrasse sensible au vent, combinée avec la hauteur, synonyme d'ascension morale, favorisent la transcendance par la synthèse de toutes les dissemblances.

Pour réussir à intégrer les différences, Ahmed-Zahra devra faire un long chemin, « remonter à l'enfance, être petite fille, adolescente, jeune fille amoureuse, femme... »⁹. Elle devra quatre fois re-naître. La première étape qui consacre le début de sa quête est sa claustration volontaire dans la chambre haute. Enfoncée dans la solitude et le silence, elle écrit son journal intime, entreprend un dialogue épistolaire avec un correspondant inconnu, peut-être imaginaire, moyen d'évasion qui fait tomber les murs du mensonge, descelle les barreaux de sa cage corporelle qui exhibe une image masculine trompeuse. Par l'isolement et par l'intimité, elle cesse de trahir son corps et son âme. L'écriture du journal intime et de la correspondance lui permet de glisser entièrement en elle, de remonter le temps, puis de retrouver une partie de son destin qui la tire vers le haut. Écrire devient un acte de connaissance, une métaphore du voyage. Ajoutée à la clôture physique, l'écriture engendre le désir de se conquérir et de se dépasser, laisse entrevoir ce que serait sa vie si elle renonçait à choisir « l'ombre et l'invisible »¹⁰ et inspire l'espoir d'un changement : la plongée en soi fait émerger le rêve de tracer « le chemin d'une rue qui [mène] vers une montagne »¹¹! L'appel constant de la hauteur manifeste le désir de libération et de réalisation, la montagne réunissant en elle les images de verticalité et de centre. De même, le trajet imaginaire qui

⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 28.

⁷ *Ibid.*, p. 28.

⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁹ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 98.

¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹ *Ibid.*, p. 112.

conduit de la rue à l'éminence se double d'un second sens : celui de l'homme qui évolue, qui atteint l'apogée de sa grandeur.

La retraite érémitique rend possible le « retour vers l'origine »¹² : la chambre qui fait fonction de matrice cause la mort d'Ahmed et assure la formation de la petite fille. À l'intérieur du ventre qui protège et régénère, le personnage passe des apparences à la réalité, de la forme à l'essence et prépare sa sortie vers le monde extérieur. Cependant, cet espace est aussi un lieu d'oppression où les libertés sont limitées. Coupée du reste du monde, la chambre prend l'aspect d'un cachot. Le désespoir du personnage, prisonnier de sa vie, emmuré en lui-même, se manifeste par la terminologie utilisée : « l'épaisse et pesante solitude »¹³, la nuit portée « comme un visage »¹⁴, « l'architecture de l'apparence »¹⁵, le « corps trahi, réduit à une demeure vide, sans âme »¹⁶ évoquent tous l'affliction. Même si la chambre s'ouvre sur une échappée qui dévoile le monde supérieur, Zahra doit faire face à son environnement pour lever son masque et se poser en tant que femme. Instigateur de la fraude sexuelle, le père peut l'aider à se délivrer du destin qu'il a travesti de son propre chef, influencer sur le processus de transformation déjà commencé. Sur son lit de mort, il supprime les derniers liens qui la retiennent captive et entrevoit l'existence singulière qui l'attend :

Tu viens de naître, cette nuit, la vingt-septième... Tu es une femme.... Laisse ta beauté te guider. Il n'y a plus rien à craindre. La Nuit du Destin te nomme Zahra, fleur des fleurs, grâce, enfant de l'éternité, tu es le temps qui se maintient dans le versant du silence... sur le sommet du feu... parmi les arbres... sur le visage du ciel qui descend...¹⁷

¹² *Ibid.*, p. 90.

¹³ *Ibid.*, p. 114.

¹⁴ *Ibid.*, p. 47.

¹⁵ *Ibid.*, p. 46.

¹⁶ *Ibid.*, p. 99.

¹⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 32.

Avant de se retirer de la vie, son père l'affranchit comme on « faisait autrefois avec les esclaves »¹⁸. Au lever du soleil, un être nouveau voit le jour. Délivrée du joug paternel et de l'image imposée, Zahra sort de sa chambre et s'accapare les lieux ouverts. Du cimetière à la marche sur des chemins enchevêtrés en passant par le « jardin parfumé », elle mûrit, joue, vagabonde, redevient puérile. À l'ouverture de l'espace et à l'arrivée du jour correspondent les sentiments de bien-être et d'enthousiasme.

La nouvelle vie débute au printemps dans un cimetière, dans un temps et un lieu qui rappellent et soulignent la renaissance. Première étape de son existence féminine, le cimetière se révèle un lieu de transformation et, même si la mort s'y rattache, une porte ouverte vers une autre vie qui commence :

Un soleil éclatant avait installé un printemps éternel en ce lieu où les tombes étaient toutes recouvertes d'herbe sauvage d'un vert vif, de coquelicots enchantés par cette lumière et de géraniums éparpillés par une main anonyme. C'était un jardin où quelques oliviers centenaires devaient garantir par leur présence immuable et modeste la paix des âmes¹⁹.

Avec douceur et vivacité, le cimetière intègre Zahra à son nouvel état et actualise ses potentialités. L'obscurité et l'angoisse qui régnaient pendant l'existence d'Ahmed font place au foisonnement des forces de vie, à l'explosion de la lumière. La nature l'accueille chaleureusement : pour elle, les jours prennent de nouvelles couleurs et une « clarté presque surnaturelle »²⁰ inonde les êtres et les choses. L'espace qui s'élargit, se colore, s'illumine et se vivifie favorise l'épanouissement de l'enfant, lui donne la soif de connaître, d'expérimenter. Et quoi de mieux que de partir à l'aventure, au hasard des rencontres et sans dessein arrêté pour vivre la spontanéité de l'enfance? « Enlevée comme dans les contes

¹⁸ *Ibid.*, p. 22.

¹⁹ *Ibid.*, p. 37.

²⁰ *Ibid.*, p. 33.

anciens »²¹, elle s'enfuit sur un cheval avec un sublime cavalier qui la conduit dans un village d'enfants situé dans une vallée.

Retiré du monde, le « jardin parfumé » est un secret paradis de l'enfance, un univers merveilleux aux antipodes de l'espace réel qui marque le début du voyage de Zahra et souligne son entrée dans le monde de l'enfance. Cet espace procure le bonheur de la sécurité insouciant et la confiance dans la traversée de la vie qu'elle entreprend. L'union féconde des quatre éléments qui s'unissent pour former un éden de verdure illustre la possibilité de conjoindre les différences. Dans ce havre, elle se lie à l'univers : elle s'offre au vent et au soleil, se roule dans les feuillages et plonge dans un lac. La terre, l'eau, l'air et le feu la purifient : ils la dépouillent de son être ancien et, dans ce corps qui rejoint la vie, elle s'écrie que son « âme est revenue »²². La puissance salutaire de la nature lui rend son intégrité.

Suivant « l'étoile qui trace le chemin » de son « destin »²³, elle quitte le lieu édénique, partant s'arrache de l'enfance et poursuit sa marche à tâtons vers la connaissance de soi. Au seuil de l'adolescence, elle erre à la recherche de sa féminité. Le mouvement devient le langage de la quête. Chacun de ses pas l'initie à une nouvelle connaissance. Pour se découvrir, elle ne chemine pas sur la voie de la masse, mais emprunte « des chemins peu fréquentés »²⁴, des sentiers qui sont « à l'écart des routes »²⁵ et qui correspondent à sa traversée pubère. Au contact du monde sensible, avec la nature farouche, ses sens s'éveillent, son corps prend vie; le bois touffu où la vie grouille subrepticement l'incite à l'expérience de la sexualité avec l'homme inconnu. Dans l'espace sauvage, l'instinct se réveille : l'enfant de sable répond à son désir en s'ouvrant au langage du corps. Purement physique, l'amour dans ce lieu clos la fait naître à la puberté; supprimant tout doute sur son sexe, il lui permet de se

²¹ *Ibid.*, p. 38.

²² *Ibid.*, p. 46.

²³ *Ibid.*, p. 105.

²⁴ *Ibid.*, p. 60.

²⁵ *Ibid.*, p. 58.

réapproprié son identité féminine. Dans le « jardin parfumé », elle s'est unie avec les éléments, maintenant elle se fond dans l'autre sexe. À l'aube de la vie, elle fait l'unité avec le monde terrestre. La mouvance sur les chemins de traverse et parmi la sylve ranime sa sensualité, participe à son épanouissement physique. D'un « corps qui était une image plate, déserté, dévasté, accaparé par l'apparence et le mensonge »²⁶, elle passe à la possibilité d'être, de s'affirmer et de manifester sa personnalité.

Bien enracinée dans sa chair, son corps pleinement révélé, elle quitte la région boisée, reprend la route, franchit le seuil d'une petite ville, puis cherche le hammam dans le but de se purifier. À l'instar de la chambre haute, le bain turc rappelle la matrice : la chaleur, l'humidité et l'intimité qui y règnent assurent la seconde gestation. L'eau qui lave la débarrasse « des crachats des hommes »²⁷ et consacre son introduction dans l'univers de l'adolescence. À l'être nouveau correspond un autre monde : les lieux vastes et ouverts cèdent la place à un dédale inextricable de rues qui exhalent une odeur fétide. Les longs détours qui ressemblent à la fois au labyrinthe et au réseau d'égouts symbolisent des valeurs contraires : ils peuvent être un refuge fécondant ou un gouffre béant. Le parcours méandreux d'où se dégagent des relents d'immondices laisse présager l'ambiguïté dans laquelle sera plongée Zahra : en regroupant en lui des contradictions, cet espace s'accroche au dualisme de la vie et de la mort, de la sécurité de l'abri et du risque d'oppression par le resserrement et par la puanteur du milieu. Zahra sort différente « des ruelles imbriquées les unes dans les autres suivant un schéma tracé par le hasard ou par la volonté d'un maçon vicieux »²⁸, puisque l'espace qui se rétrécit guide assurément vers l'intériorisation de la vie. Dorénavant, elle fera l'expérience du monde par l'émotion. Toutefois, l'ambivalence du lieu laisse croire qu'elle voisinera le monde des hauteurs et celui des profondeurs indéfinies. Au fond du

²⁶ *Ibid.*, p. 46.

²⁷ *Ibid.*, p. 64.

²⁸ *Ibid.*, p. 66.

labyrinthe Zahra trouvera peut-être le bonheur, peut-être le malheur, peut-être les deux à la fois.

La maison à deux niveaux sur laquelle débouche la marche tortueuse « constitue [...], entre le microcosme du corps humain et le cosmos, un microcosme secondaire, un moyen-terme »²⁹, telle la connaissance par le cœur qui se situe entre la connaissance par les sens et la connaissance par l'esprit. La maison rappelle le creuset par sa chaleur et sa profondeur et évoque une figure phallique par son élévation. Elle est un lieu où les différences coexistent : le rez-de-chaussée où grouillent « les cafards et les fourmis »³⁰ et « qui sent la graisse et les tajines réchauffés »³¹ s'engouffre et le premier étage, caressé par le vent, s'envole et communique avec le transcendant. Les deux personnages qui habitent la haute demeure incarnent ces deux déterminations : le « corps gras et lourd »³² de l'Assise s'oppose au corps « mince et long »³³ du Consul. Sur l'axe vertical, l'un se dirige vers le nadir, l'autre vers le zénith; l'un est immergé dans la matière, l'autre se laisse soulever par l'énergie éolienne. Comme son nom l'indique, l'Assise figure l'être enraciné. Le rez-de-chaussée et le hammam dans lequel elle travaille traduisent sa vie commune à ras de terre, sa personnalité enveloppante et « sa disponibilité un peu trop manifeste pour la haine et la méchanceté »³⁴ traduit « la détresse de son âme »³⁵. « Le bas-fonds moral appelle le symbolisme de l'égout »³⁶ écrit Gilbert Durand. Alors, sa fureur intérieure³⁷, son manque de générosité³⁸,

²⁹ G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF, 1963, p. 259.

³⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 94.

³¹ *Ibid.*, p. 95.

³² *Ibid.*, p. 89.

³³ *Ibid.*, p. 89.

³⁴ *Ibid.*, p. 136.

³⁵ *Ibid.*, p. 149.

³⁶ G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 118.

³⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 135.

³⁸ *Ibid.*, p. 136.

sa jalousie³⁹, son aigreur⁴⁰, sa vulgarité⁴¹ inspirent la honte et l'abomination, font référence à l'immondice. Sa laideur et son corps mal foutu⁴² suscitent d'ailleurs le dégoût de Zahra au point de lui donner la nausée⁴³. Quant au Consul, la terrasse qu'il visite et sa chambre sise à l'étage illustrent son aisance et sa légèreté, démontrent sa communion avec les forces supérieures, et le Coran qu'il enseigne dans l'ancienne « boutique du laitier »⁴⁴ concourt à dépeindre son aspiration à une libération par le dépassement de soi.

Dans l'évolution de la personnalité, corps, âme et esprit sont en ordre croissant. Parvenue à la vie émotive, l'adolescente se place entre l'Assise et le Consul et apporte « un peu plus de vie, des sentiments, de la chaleur et de la grâce »⁴⁵ à leur relation fraternelle. Son arrivée « à cette maison au moment où la tension allait éclater et déboucher sur l'irréparable »⁴⁶ ramène l'équilibre : Zahra relie le bas et le haut, l'Assise enfoncée dans le monde sensible et le Consul élevé à la connaissance mystique. Elle devient la médiatrice, l'« ange, envoyé par les prophètes »⁴⁷, « l'élément essentiel de ce couple peu ordinaire »⁴⁸ dont le rôle est de mettre « de l'ordre dans cette toile d'araignée »⁴⁹. Mais « en vérité, la plus misérable des demeures est certes celle de l'Araignée »⁵⁰. Comme une réalité d'apparences trompeuses et illusoire, la haute construction s'avère fragile : ses habitants n'y vivent pas en harmonie. Par conséquent, ce lieu provoque la rencontre de l'hétérogène et suggère

³⁹ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 135.

⁴¹ *Ibid.*, p. 131.

⁴² *Ibid.*, p. 101.

⁴³ *Ibid.*, p. 91.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 132.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁰ *Le Coran. Essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une exégétique par Jacques Berque*, Paris, Sindbad, 1990, p. 713.

une transformation lente et sûre de l'être tout entier qui précisément doit sortir de l'état de dissociation, ou de division, ou de séparation dans lequel il se tient d'ordinaire⁵¹.

Au milieu d'un drame qui se déroule depuis longtemps, sollicitée simultanément par l'Assise et le Consul, par les lieux bas qui provoquent la chute vers les profondeurs viscérales et par les hauteurs qui délestent des fardeaux, divisée entre de redoutables ambivalences qui lui rappellent qu'une « horde de souvenirs »⁵² lui courent après malgré son vif désir d'être une « errance »⁵³ que rien ne retient, Zahra, « dans le brouillard »⁵⁴, dans le vague et l'indéterminé, vit une situation conflictuelle :

Le conflit engendre le feu des affects et des émotions... Sans émotion, il n'est pas de transformation d'obscurité en lumière, et d'inertie en mouvement. Le conflit inéluctable naît de la loi des contraires, opposition entre esprit et matière, conscient et inconscient, action et réflexion⁵⁵.

La protagoniste veut « enterrer définitivement [son] passé »⁵⁶ qui la harcèle depuis son départ du village d'enfants, oblitérer ses vingt ans d'une vie trafiquée pour assumer pleinement sa féminité. Elle désire séparer le passé et l'avenir qui pourtant se construit à partir du premier, dissocier le principe mâle du principe femelle qui, ensemble, régissent l'univers entier. Toutefois, l'espace privé qui unit en lui des caractères distincts et qui forme une unité, suscite le désir d'intégrer en soi les tensions diverses. Enveloppée dans la maison et restant à la frange des choses pendant la journée, elle accède au monde de l'entendement, la nuit, juchée sur les hauteurs. Le jour amène une régression passagère qui permet le

⁵¹ A. Guimbretière, « Quelques remarques sur la fonction du symbole à propos de l'espace sacralisé », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n°13, 1967, p. 42.

⁵² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 80.

⁵³ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 86.

⁵⁵ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, Paris, Masson, 1990, p. 67.

⁵⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 85.

soir de faire un bond en avant : cela correspond au mouvement naturel de vie après la mort. L'ouverture suit le repli : dans la solitude et le silence, elle plonge au cœur de soi, explore les méandres de son être et dialogue avec son passé. Cette rencontre intermittente avec le « compagnon intérieur » lève le « rideau épais »⁵⁷ qu'elle avait tiré sur ses vingt premières années. Le va-et-vient entre le rez-de-chaussée et la terrasse, entre le passé et le présent, réconcilie petit à petit ses discordances.

Néanmoins, c'est le second passage au hammam qui dissipe totalement le brouillard. L'identité entre son état mental et l'espace qui l'entoure l'incite à quitter l'entre-deux inconfortable afin de voir clair dans sa situation. Son isolement dans la salle principale, la seule qui soit « un peu éclairée »⁵⁸, correspond à son désir de retrouver l'équilibre. De plus, la nausée qui l'accable en regardant « l'Assise étalée au milieu du hammam »⁵⁹, « ridicule avec son derrière en l'air »⁶⁰, est « celle qu'évoque Bataille comme signe de la conscience de la putréfaction qui caractérise notre être et marque particulièrement les premiers et les derniers instants de notre vie »⁶¹. La visite au hammam lève ses dernières hésitations. L'Assise, qui cristallise les images du dégoût, lui donne sans le savoir une force nouvelle idoine à la régénérer en lui rappelant, tel un miroir, « l'élément négligeable dans un monticule d'immondices »⁶² qu'elle a été, décuplant ainsi sa volonté de se dégager du « labyrinthe malsain »⁶³ qui risque de l'engluer.

Déterminée, elle décide « de faire un pas de plus » pour se « rapprocher davantage du Consul »⁶⁴. Puisque son désir est de

⁵⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 90.

⁶¹ M. Rivoire Zappala, « Les Érotismes dans *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun », *Francofonia*, n° 16, printemps 1989, p. 107.

⁶² Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 44.

⁶³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 85.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 122.

tracer « le chemin d'une rue » qui mène « vers une montagne »⁶⁵, elle va vers celui qui fréquente les hauteurs plutôt que vers l'Assise, « montagne morte »⁶⁶ enfouie sous un amoncellement de « désespoir, une tristesse et une impuissance infinies menant vers les ténèbres »⁶⁷. Une passion « balbutiante, encore à l'enfance de son expression »⁶⁸ régit son rapport avec l'aveugle et se manifeste par une agitation émotive qui s'apparente à l'euphorie lorsqu'elle décide de l'accompagner « chez les femmes » :

Cette idée saugrenue, mais dont j'aimais l'audace, me plaisait. J'étais curieuse. Je sentais mon corps devenir léger, loin et épargné pour toujours des pesanteurs de l'eau morte de cette nuit. Cette sensation de gaieté me donnait la chair de poule. Je sautillais comme une folle dans la maison en faisant le ménage. Je passais ensuite un long moment dans la salle d'eau. Je me lavais et me parfumais comme si j'allais à un mariage⁶⁹.

L'intimité qu'elle veut vivre avec cet homme transparait d'abord par la mise du « verrou de sécurité »⁷⁰ quand ils sont seuls à la maison. Ensuite, brûlée de désir, elle le conduit au « lieu interdit »⁷¹ : cet endroit que le Consul appelle poétiquement « la prairie parfumée » assurera le passage de l'adolescence à la jeune fille amoureuse. Tahar Ben Jelloun utilise la métaphore du parcours plein de menus traquenards (ruelle sombre, porte basse, corridor sans lumière) dont le dernier élément est un escalier à gravir pour illustrer l'épreuve que la néophyte aura à subir, laquelle témoignera de sa montée dans la connaissance.

L'escalade ou l'ascension symbolise le chemin vers la réalité absolue; et, dans la conscience profane, l'approche de cette réalité provoque un sentiment ambivalent de peur et de joie, d'attraction et de répulsion, etc. Les idées de sanctification, de mort,

⁶⁵ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 112.

⁶⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 90.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 100.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 92.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 119.

⁷¹ *Ibid.*, p. 110.

d'amour et de délivrance sont impliquées dans le symbolisme de l'escalier⁷².

La nuit qui précède sa résolution, un cauchemar l'assaille : une eau lourde, gluante et morte l'enveloppe et l'attire vers le fond d'un lac profond. Son rêve manifeste explicitement un conflit érotique, un refoulement de la sexualité qu'exprimait déjà l'enfant de sable :

Je marche pour me dépouiller, pour me laver, pour me débarrasser d'une question qui me hante et dont je ne parle jamais : le désir. Je suis las de porter en mon corps ses insinuations sans pouvoir ni les repousser ni les faire miennes⁷³.

Son ignorance sexuelle lui pèse. Le cauchemar révèle l'état d'insatisfaction dans lequel se trouve sa libido et devient une force d'éveil. Son voyage vers le bas, vers l'inconscient pendant la nuit lui donne, à son réveil, une impulsion vers le haut, transforme son angoisse en enthousiasme et apporte la clef de son malaise : à l'idée d'aller au bordel, les pesanteurs de l'eau morte font place à la légèreté. Maintenant consciente de ce qui l'opprime, elle est prête à le vivre pour le dépasser. L'axe vertical caractérise son mouvement : comme elle rêve de « se dépouiller de tout », de « ne rien posséder pour ne pas être possédée »⁷⁴, elle doit réaliser en elle-même « l'impression directe d'allègement »⁷⁵, s'éloigner de la matière pour s'élancer vers la pureté aérienne. L'activité sexuelle est « un moyen de connaissance »⁷⁶, une expérience fondamentale dans la quête d'identité qui réalise de façon plénière l'individu et qui procure le bien-être, l'apaisement de la tension. L'accession au monde de l'Esprit se fait grâce à elle, l'amour humain se révèle la voie de l'amour spirituel. Le couple fait partie du cheminement nécessaire pour se connaître : aimer le Consul qui est « au courant des moindres mouvements de l'âme de l'être »⁷⁷ auquel il s'intéresse transforme Zahra, la conduit à vouloir découvrir et

⁷² M. Eliade, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1952, p. 65.

⁷³ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 88.

⁷⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 83.

⁷⁵ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, Paris, José Corti, 1943, p. 294.

⁷⁶ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 116.

⁷⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 92.

réaliser ses propres virtualités, et la motive à poursuivre sa quête de soi.

Les relations plus confiantes et plus affectueuses réclament un espace fermé, personnel, secret. La chambre dans le lupanar constitue le lieu où les amants sont retranchés du monde extérieur, même si cet endroit paraît incongru. C'est incontestablement là où l'homme et la femme s'unissent sexuellement, où les différences se rejoignent pour former une unité. L'acte érotique manifeste une puissance de connexion, une façon de faire retour à la totalité originelle. Dans le buisson, Zahra a connu la sexualité animale; dans une maison de prostitution, elle fait l'apprentissage de l'érotisme. Comme la vie instinctive, la vie émotive et la vie spirituelle expriment l'ordre hiérarchique selon lequel l'être humain fait la connaissance du monde, l'acte sexuel, l'érotisme et l'amour élèvent l'âme graduellement, ils composent les échelons consécutifs dans l'échelle qui se dresse vers le bleu du ciel. La connaissance par le corps fraye la voie vers la connaissance par le cœur et celle-ci achemine vers la connaissance par l'esprit. L'amour humain pousse donc le désir de l'homme du côté de la transcendance.

Zahra ouvre son être, reçoit à l'intérieur d'elle la présence du Consul, « heureuse de se donner à lui, sans crainte, sans violence, avec amitié et pudeur »⁷⁸. Le prodige de la jouissance sexuelle l'accorde, l'espace d'un instant, avec l'univers. Jeune femme à part entière, elle est parvenue « à cet état où le corps et les sentiments [flottent] et [emportent] vers des cimes d'air pur »⁷⁹, vers un autre monde, une réalité occulte. Par l'érotisme elle entrevoit le mystère de la totalité. Attendu qu'il relève de l'union de la diversité et qu'il est notre « lot de paradis »⁸⁰, il la conduit « à s'engager dans la voie de l'unification, c'est-à-dire du salut et de la véritable liberté »⁸¹. Liée aux notions de vie et de fécondité, la sexualité sacrée la fait renaître une troisième fois : l'accueil du désir et la connaissance de

⁷⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 63.

⁸⁰ O. Paz, *La Flamme double. Amour et érotisme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 64.

⁸¹ P. Gallais, *Perceval et l'initiation*, Paris, Édition du Sirac, 1972, p. 252.

l'orgasme, « mort exquise rivée au frémissement de la chair », dispersent l'être de vent et solidifient l'enfant de sable. « L'amour fait exister », chante Hallaj dans ses *Poèmes mystiques*, il transfigure l'amante en dévoilant le caché et en occultant l'apparence, ce « masque le plus pervers de la vérité⁸² ». Reconduite à sa vérité par l'élan du cœur, elle persévère dans sa marche vers la découverte de soi, hasardeux voyage au terme duquel la plénitude, comme une grâce, se répandra sur l'élue. Même si elle pressent que son bonheur sera éphémère, elle continue son chemin, prête à affronter les coups du destin, pour aller plus loin et plus avant dans sa quête. Le héros de la quête, comme l'affirme Michel Crouzet, se confie au hasard pour trouver sa nécessité,

il « va » pour être, mais avec une pleine et aveugle confiance dans ce qui va être pour lui, avec un mélange de courage et d'humilité qui suppose [...] que l'aventure est attendue, acceptée à l'avance, qu'elle est l'objet d'un acte de foi qui la fait vraiment aventure, c'est-à-dire le signe visible d'une obscure élection, la manifestation d'une volonté à laquelle le héros se soumet en voulant [...] ce qu'elle veut pour lui, en faveur de lui. Ici, il s'agit bien de s'en remettre au verdict de l'espace, de se confier à ce qu'il produit et promet⁸³.

Tuer son oncle constitue un geste légitime et un acte de délivrance : faire disparaître cet être du passé à l'origine de son identité fallacieuse est un moyen de se désaliéner définitivement et de poursuivre sa voie selon sa volonté. Zahra est prête à tout risquer pour devenir ce qu'elle doit être. L'incarcération qui suit son acte délibéré lui fait reconnaître que sa « vie d'homme déguisé ressemblait à une prison »⁸⁴, mais elle se rappelle aussi que la réclusion de l'enfant de sable dans la chambre haute avait porté fruit : la petite fille s'y était formée sur le cadavre d'Ahmed. Elle n'a donc rien à perdre en perpétrant ce crime : la solitude, inhérente à la condition du détenu, oblige à aller au-delà des apparences et des affections, vers le centre de l'être, et ouvre l'accès à la vie spirituelle.

⁸² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 134.

⁸³ M. Crouzet, *Espaces romanesques*, Paris, PUF, 1982, p. 123.

⁸⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 143.

Les murs qui empêchent le mouvement vers l'ailleurs provoquent la poursuite du voyage à l'intérieur d'elle-même. Au déplacement sur l'axe horizontal succède le transport sur l'axe vertical : la réflexion, le rêve, les visions, l'imagination fraient la voie de la délivrance. Le « territoire à l'échelle de [son] corps »⁸⁵ qui gêne la vie matérielle, charnelle et amoureuse devient l'outil d'une ascension spirituelle et fait naître l'obsession de la lumière⁸⁶. Pour mieux se « séparer de [son] corps »⁸⁷, elle limite même son espace carcéral quand elle supprime la lumière et « refuse de sortir pour la promenade »⁸⁸. Ses renoncements aux plaisirs terrestres constituent des exercices ascétiques qui l'amènent à méditer comme l'enseigne Mircea Eliade :

Les diverses épreuves physiques ont donc aussi une signification spirituelle. [La] néophyte est à la fois préparé aux responsabilités de la vie adulte et progressivement éveillé à la vie de l'esprit ⁸⁹.

Dans l'espace restreint, elle rêve d'infini, compare le temps à un « fleuve profond et inconsistant » et évalue la distance qui la sépare de son ami aveugle à « l'étendue d'une mer bleue »⁹⁰. À mesure que son espace physique diminue, son espace intérieur se dilate : l'essor de son imagination lui permet de s'échapper hors du temps mesurable et du cosmos pour entrer dans l'éternité, ou plutôt l'intemporalité qui est une libération totale de la condition humaine. Comme le dit si bien Jung, le monde intérieur est une « fenêtre donnant sur l'éternité ». Son aventure dans l'autre monde lui procure la connaissance par l'esprit, cette « lucidité au seuil de la voyance »⁹¹. La cellule étroite, sombre et isolée régénère la jeune femme et l'initie au monde adulte. Le plus petit espace du roman opère la véritable mutation ontologique : l'accession à la vraie maturité, c'est-à-dire l'accord parfait du dedans et du dehors,

⁸⁵ *Ibid.*, p. 143.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 173.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 151.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁸⁹ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques, essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959, p. 50.

⁹⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 153.

⁹¹ *Ibid.*, p. 165.

l'union de l'hétérogénéité par laquelle s'obtient la liberté absolue. Et celui qui a trouvé sa propre harmonie désire la communiquer.

Du resserrement, elle passe petit à petit à la dilatation quand elle s'improvise confidente et conseillère des prisonnières, écrivain public et secrétaire officiel du pénitencier. Elle s'engage auprès de la société qui l'entoure pour dispenser son amour.

Par l'ouverture, par la circoncision du cœur, l'amour se fait parole, rayonnement, don, jaillissement. Il se fait permanence, devenir commun, « Magie » bénéfique, non plus captatrice d'énergie, mais libératrice, dispensatrice⁹².

Au sortir de la geôle, sa djellaba d'homme et son léger maquillage mettent en évidence l'alliance du féminin et du masculin et l'espace illustre, dans toute sa grandeur, la plénitude de Zahra. Sans frontière aucune, baignant parmi les éléments, la montagne tant espérée, inondée de lumière, apparaît. Sise à son sommet, une maison d'une blancheur éclatante, toutes portes ouvertes, l'attire. Poussée par le vent, elle escalade le djebel et pénètre dans cette chartreuse située entre la terre et le ciel, entre la terre et l'eau et qui renferme en même temps, par sa pénombre, lumière et obscurité, c'est-à-dire dans un lieu où les principes divergents se fusionnent parfaitement et cessent d'être perçus contradictoirement : en s'extrayant de l'atmosphère dialectique, le personnage, comme le conçoit Patricia Mignonne,

passé du contingent des apparences, au monde des essences. La connaissance du mystère ultime, du centre alchimique apparaît alors comme la découverte du Soi, assortie de la conquête du Sens de [son] errance. Les polarités ayant été abolies, le héros passe ainsi d'un univers tragique à un paradis⁹³.

Au centre du monde, Zahra décèle la dimension absconse de la réalité :

⁹² C. Lejeune, « La liberté comme sens de l'expérience intérieure », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n°14, 1967, p. 37.

⁹³ P. Mignonne, « Michel Tournier, une symbolique initiatique », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n°s 45-46-47, 1983, p. 193.

Tout devenait clair dans mon esprit. Je pensais qu'entre la vie et la mort il n'y avait qu'une très mince couche faite de brume ou de ténèbres, que le mensonge tissait ses fils entre la réalité et l'apparence, le temps n'étant qu'une illusion de nos angoisses⁹⁴.

Dans la maison qui se confond avec le ciel, elle est arrivée au terme de sa quête : son corps, son âme et son esprit jouissent et jouiront à jamais de leur immarcescible présence.

Au fil des années, après avoir choisi sa « petite place au cœur du paradis »⁹⁵, au fil « des voyages, des routes, des cieux sans étoiles, des rivières en crue, des paquets de sable, des rencontres inutiles, des maisons froides, des visages humides, une longue marche... »⁹⁶ la conduit à la grande place de Marrakech. Comme un pèlerin, elle déambule, « poussée par le vent »⁹⁷, guidée par lui. Rien ne retient cette nomade, fille du vent : ni maison, ni possession, ni personne. « L'Être a pris le pas sur l'Avoir ». Par la pauvreté, le détachement et la simplicité, elle s'identifie aux « vieilles mendiants »⁹⁸. Elle a rejeté tout masque de son visage sans fard. Elle est devenue semblable à cet homme « mort comme il était né : sans rien. C'était un poète, l'homme de la parole donnée... »⁹⁹, qui, par sa voix, communique son savoir, fait entendre le sublime et voir l'imperceptible. Au public qui l'entoure, elle raconte son histoire, livre son secret et traverse la « ruelle fermée par sept portes »¹⁰⁰. L'ouverture de la dernière porte, la septième, produit une « rupture de niveau » : par l'écoute de la vérité, l'auditeur transcende l'espace profane et pénètre dans une « région pure »¹⁰¹, lieu de perfection qui lui fait reconnaître « la vraie identité de l'âme, c'est-à-dire la reconnaissance de son origine céleste »¹⁰². En réactualisant son

⁹⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 189.

⁹⁵ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 98.

⁹⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 19.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 84.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰¹ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 54.

¹⁰² M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 163.

cheminement sur la route de la connaissance, Zahra projette donc l'auditoire dans un temps sacré et mythique. Comme Eliade, elle croit que

la récitation périodique des mythes brise les murs élevés par les illusions de l'existence profane. Le mythe réactualise continuellement le Grand Temps et ce faisant projette l'auditoire sur un plan surhumain et surhistorique qui, entre autres choses, permet à cet auditoire d'approcher une Réalité impossible à atteindre sur le plan de l'existence individuelle profane¹⁰³.

Sans finalité spatiale et temporelle, Zahra suit le cours du vent pour conduire chacun au seuil de son propre esprit, dans ce point secret où réside la Lumière.

Comme la chenille file son enveloppe, s'y enferme pour se transformer en chrysalide qui, à son tour, perce le cocon pour en émerger sous forme de papillon, Zahra a vagabondé parmi la nature pendant son enfance, s'est retirée dans la maison au cours de l'adolescence et de sa vie de jeune fille amoureuse pour enfin sortir à la lumière du Sud, totalement métamorphosée. Asservie et sédentaire pendant les vingt années qu'elle a été privée de son être véritable, Zahra, par sa quête, est sortie du tourbillon des apparences, a apprivoisé son corps et s'est réapproprié son âme.

Tahar Ben Jelloun ne détaille pas outre mesure le décor romanesque. Ouvert ou fermé, exigü ou sans fin, privé ou public, il exprime l'évolution, la marche intérieure de la protagoniste : l'espace qui change « sert de métaphore à une renaissance »¹⁰⁴. Il se divise en trois catégories : l'espace naturel, le privé et le social. Les lieux libres, ouverts, édéniques ont fait naître la pureté, l'innocence, la naïveté et le naturel de l'aube de la vie. Tournée vers l'extérieur, l'enfant s'est accordée avec le dehors, la nature. L'adolescence et la vie amoureuse ont nécessité des lieux intimes pour remplacer le milieu familial. De la maison à la cellule en

¹⁰³ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 76-77.

¹⁰⁴ I. Daunais, *Flaubert et la scénographie romanesque*, Paris, Nizet, 1993, p. 69.

passant par la chambre dans le lupanar, les lieux clos, de plus en plus étroits, ont poussé Zahra à aller, petit à petit, vers l'intérieur. La fermeture graduelle de l'espace physique a favorisé la concentration, empêché toute fuite et encouragé le retour à l'unité. Enfin, l'accès à la maturité équivaut à la réapparition des jardins de l'enfance : le monde des cimes, qui condense en lui la totalité de l'univers par la coexistence des forces variées, a conduit Zahra au sommet de son développement. Par le passage dans ce cénacle de l'initiation elle a atteint la plénitude qu'engendre la découverte de son propre centre. Désormais, son intériorité et l'espace extérieur s'accorderont : malgré son déplacement continu, la nomade occupe toujours une position centrale. La grande place illustre le dénouement de la quête : à ceux qui se sont délibérément rassemblés autour d'elle sans qu'elle les sollicite le moins, elle raconte son histoire, se laisse emporter par le cours du fleuve, prend avec simplicité la place qu'on lui donne, le centre du cercle, pour faire découvrir la lumineuse route. D'autre part, dans les quatre espaces principaux, les lieux clos ont permis la gestation de la novice : la chambre haute de l'enfant de sable et celle du père mourant ont préparé la naissance de Zahra; le hammam a consolidé l'adolescence; le bordel a préparé la jeune fille; enfin, la prison a métamorphosé cette dernière en femme et en adulte. Ces espaces transitoires, assimilables à des ventres maternels, ont contribué à la maturation progressive du personnage, l'ont quatre fois fait renaître.

Indissolublement lié à l'espace, le temps pendant lequel se déroule la quête de Zahra est significatif. Son voyage débute au printemps et se termine en automne. Des semailles à la moisson, de la graine mise en terre à la nouvelle plante qui germe, l'enfant de sable se transforme en Zahra, « fleurs des fleurs »¹⁰⁵, porteuses de semences.

D'Ahmed qui porte la nuit « comme un visage »¹⁰⁶ en passant par la nuit sacrée, par les sombres matrices, par la « maison de

¹⁰⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 32.

¹⁰⁶ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 47.

ténèbres »¹⁰⁷ et les discussions sur la terrasse au crépuscule, la protagoniste vit sous le signe de l'obscurité. Ce temps nocturne contient la promesse du jour. La nuit constitue le moment de la germination, la période embryonnaire qui prépare le nouvel enfantement, la floraison. C'est l'apparition soudaine et brusque d'une « lumière forte, presque insoutenable »¹⁰⁸ qui parachève l'initiation de Zahra, qui la fait accéder au centre, à la cime de la colline. La rencontre avec la lumière est l'agent de la transmutation :

la rencontre avec la Lumière produit une rupture dans l'existence du sujet, qu'elle lui révèle – ou lui dévoile plus clairement qu'auparavant – le monde de l'Esprit, du sacré, de la liberté, en un mot : l'existence en tant qu'œuvre divine, ou le monde sanctifié par la présence de Dieu¹⁰⁹.

Désormais, la nuit existera uniquement derrière ses paupières. Comme la fleur fraîchement éclosée qui attire les regards par sa splendeur, des personnes viennent à elle, séduites par sa présence, par l'amour et par la lumière qui émanent d'elle. D'emblée, sa beauté est aimée et trace le chemin vers la perfection. En racontant son histoire, elle aspire à faire découvrir « le double lumineux que chacun porte en soi »¹¹⁰.

Il n'y a pas de route à suivre, l'espace ultime ne se définit pas à l'aide de repères géographiques.

La réalité spirituelle n'est pas « dans le où ». C'est le « où » qui est en elle. Ou plutôt, elle est elle-même le « où » de toutes choses; elle n'est donc pas elle-même dans un lieu, elle ne tombe pas sous la question « où? », la catégorie « ubi » référant à un lieu « dans » l'espace sensible. Son lieu (son âbâd) par rapport à celui-ci, c'est Nâ-kojâ (Non-où), parce que son « ubi » par rapport à ce qui est

¹⁰⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 104.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 187.

¹⁰⁹ M. Eliade, *Méhistophélès et l'androgynie*, Paris, Gallimard, 1962, p. 110.

¹¹⁰ J. Madelain, *L'Errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, 1983, p. 159.

« dans » l'espace sensible est un « ubiqué »
(partout)¹¹¹.

Zahra jouit de l'espace intérieur indescriptible, mais qui se traduit par le rayonnement de sa présence : son corps vieilli, son visage embelli par les rides, ces empreintes du temps et de la vie pleinement vécue, l'habitation d'une « chambre située au-dessus du marché aux grains »¹¹², lieu élevé qui communique avec le Ciel et qui contient la promesse de vies nouvelles, son nomadisme par lequel elle défie les limites et les barrières et sa pauvreté qui souligne la futilité du monde matériel et la richesse de celui qui possède l'Amour sont les attributs de l'être libre, de celui qui surmonte les difficultés qui bordent les franges de sa vie et qui toujours se dépasse.

Le peu d'insistance sur le décor est peut-être aussi une façon de rendre manifeste la vaine importance du Paraître, l'étouffement de l'âme par le désir de confort, l'asservissement sédentaire qui plonge l'être humain dans un profond sommeil et qui l'aveugle devant les réalités spirituelles?

¹¹¹ H. Corbin, *Face de Dieu, face de l'homme. Herméneutique et soufisme*, Paris, Flammarion, 1983, p. 13.

¹¹² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 11.

CHAPITRE II

L'Appel de la lumière

Zahra voyage à travers l'espace, mais aussi et surtout à l'intérieur d'elle pour découvrir sa place dans la société et dans l'univers, trouver un sens à sa vie. Le franchissement des obstacles la métamorphose et l'approche petit à petit de son but : en quittant un monde, elle renonce à l'état dans lequel elle y vivait pour pénétrer ailleurs dans une peau neuve, différente, mais avec, pour bagage, une nouvelle connaissance. Parallèlement au déplacement physique se déroule une transformation intime provoquée par les quatre initiations qui la mènent par degrés à la maturité.

La novice meurt d'abord à sa vie trafiquée, puis à l'enfance, à la puberté, ainsi qu'au fragile moment entre l'adolescence et l'âge adulte pour enfin naître autre, mûre, totalement différente de celle qui avait commencé la quête. Les rites initiatiques répartis tout au long de son cheminement lui permettent d'avancer pas à pas vers sa destinée.

L'initiation est le commencement d'un état qui doit amener la graine, l'homme, à sa maturité, sa perfection. Et comme la graine, il doit d'abord mourir pour renaître¹.

¹ S. Vierné, *Rite, roman, initiation*, p. 7.

La mort et la nouvelle naissance ne sont pas physiologiques, mais rituelles : c'est l'achèvement d'un état et le commencement d'un nouveau mode d'être, l'intégration de la connaissance nouvellement acquise. La mort rassemble en elle les images d'une régression symbolique au stade prénatal et favorise la dissolution de l'être ancien et la formation d'une novice qui commence une phase encore inconnue de la vie. Zahra est initiée quatre fois selon le schéma ternaire : arrachement, gestation, résurrection. Les trois premières initiations facilitent son passage d'une étape de la vie à une autre, transmutent son existence, la font mûrir et la préparent à recevoir la réponse à la question qu'elle se pose sur son destin. D'ordre mystique, la quatrième naissance l'ouvre à la vie de l'esprit et lui offre la connaissance sacrée. La dernière initiation la promeut à un rang supérieur, l'entraîne d'une existence où prédomine la matière à un état spirituel. En plus de changer son « régime existentiel »², l'initiation l'instruit : un guide lui fait « découvrir une manière neuve de regarder les choses »³ et de saisir le monde, lui révèle « le sens profond de l'existence »⁴ et transmet la connaissance pour que l'initiée obtienne une vue pénétrante de la destinée humaine.

Le but ultime du parcours initiatique de Zahra reste sa transformation existentielle et la communication d'une méthode de pensée : un point de vue qui affirme que « tout est simple à condition de ne pas se mettre à détourner le cours du fleuve »⁵ ou à hâter les marées. Vivre dans sa vérité, toujours fidèle à elle et tendre à se dépasser en acceptant la nouveauté et en laissant advenir tout bonnement lui permettent d'atteindre les valeurs supérieures que sont l'amour et la beauté.

² M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 12.

³ S. Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 62.

⁴ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 62.

⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 6.

I

« Le bris des apparences »

Dès les premières pages de *La Nuit sacrée*, la protagoniste raconte sa traversée du temps et de l'espace par l'interprétation de sa peau parcheminée :

L'histoire de ma vie est écrite là : chaque ride est un siècle, une route par une nuit d'hiver, une source d'eau claire un matin de brume, une rencontre dans une forêt, une rupture, un cimetière, un soleil incendiaire...⁶

À travers la lecture de ses « belles et nombreuses » rides se lit en filigrane le parcours initiatique. Les thèmes du voyage, de l'illumination, de la transcendance du temps, de la métamorphose affirment la dimension métaphysique du roman. Pour comprendre le sens de cette transformation, il nous faut revenir à *L'Enfant de sable* où se dévoile déjà le trajet de Zahra : le mouvement ascensionnel de son itinéraire et l'appel de la lumière sont nettement manifestes par sa profonde envie d'ouvrir une fenêtre et de regarder le soleil en face⁷. Son père, qui croit « beaucoup aux pensées qui nous habitent et à leur influence au moment d'entreprendre une action importante »⁸, l'a « conçue »⁹ dans la lumière, l'a vêtue d'un « habit de lumière »¹⁰, a fait d'elle sa « lumière »¹¹ et l'enveloppe lumineuse qu'il perçoit autour d'elle au seuil de la mort laisse présager le changement de statut de sa fille. Zahra porte donc en elle, depuis sa conception, les prémices de la lumière. L'initiation visera à faire émerger cette élue du soleil ensevelie par le camouflage de son sexe véritable. Amante des

⁶ *Ibid.*, p. 5-6.

⁷ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 97.

⁸ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 28.

⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁰ *Ibid.*, p. 27.

¹¹ *Ibid.*, p. 28.

hauteurs, il semble qu'elle soit appelée à s'élever jusqu'à l'astre du jour. Cependant, parce que l'accession au monde sacré exige l'osmose parfaite entre l'être humain et l'univers, l'existence subalterne de Zahra lui en interdit l'accès. Sa vie trafiquée ressemble davantage à une impasse qu'à une route montant vers le firmament et revêt tous les attributs de la mort : l'omniprésence de la nuit, l'immobilité, la vie étroite, étouffée font d'elle une morte vivante, une rescapée dissimulée par la volonté écrasante d'un père autoritaire. Pendant qu'Ahmed s'agite au vu et au su de tout le monde, Zahra somnole, faute de pouvoir se manifester. Vingt années durant, l'âme et le corps ont vécu séparés pour sauvegarder l'honneur paternel. Le « maintien de l'apparence »¹² seul comptait. Or, Zahra a la ferme intention de « sortir sans masque, dans une nudité pudique, dans un corps propre, sans détour, sans ambiguïté »¹³. Esclave de l'obscurité et captive d'un corps étranger, elle cherche avidement la lumière : recluse dans la chambre haute, elle tente « d'émerger de dessous la terre » :

Il est temps de naître de nouveau. En fait je ne vais pas changer mais simplement revenir à moi, juste avant que le destin qu'on m'avait fabriqué ne commence à se dérouler et ne m'emporte dans un courant.

[...] Quel soulagement, quel plaisir de penser que ce seront mes propres mains qui traceront le chemin d'une rue qui mènerait vers une montagne! Je sais! J'ai mis du temps pour arriver jusqu'à cette fenêtre! Je me sens léger¹⁴.

La « crise de mutation »¹⁵ débute donc bien avant la vingt-septième nuit du ramadan par des velléités d'agir : isolée du reste du monde, comme un embryon susceptible d'une nouvelle naissance, Zahra aspire à la liberté et à l'indépendance dans la chambre de la maison familiale. Le lieu exigu et personnel facilite la métamorphose. Affronter l'édifice corporel mensonger, cesser d'être un homme dans l'intimité pour apprivoiser et laisser surgir la féminité, s'atteint par un retour à l'origine. Homme, la route vers l'évolution

¹² Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 48.

¹³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 52.

¹⁴ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 111-112.

¹⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 52.

débouche sur un « précipice »¹⁶ : la nature, plus forte, fait obstacle à toute possibilité d'émancipation. Femme, elle entrevoit la délivrance le matin où le sang tache ses draps pour la première fois :

Ma main essayait d'arrêter l'écoulement. Je regardais mes doigts écartés, liés par une bulle de ce sang devenu presque blanc. À travers je voyais le jardin, les arbres immobiles, et le ciel entrecoupé par des branches très hautes¹⁷.

Des images de vie et de légèreté colorent cette vision qui contraste très vivement avec l'idée que se fait Ahmed de son destin : lui côtoie l'abîme, elle les hautes régions de l'air. Mais puisque qu'elle est prisonnière d'un autre corps depuis sa naissance, elle ne connaît de la liberté que le nom. Même si elle sait que la délivrance rime avec une vie se déroulant en plein soleil, ses actions ne sont que des tentatives hésitantes. Instrument de son père, dominée par lui, elle attend qu'il l'affranchisse en levant lui-même le voile d'obscurité qu'il a posé sur son corps.

Sa vie d'ermite dans la chambre haute établit les assises de son être féminin : dans l'invisible, elle travaille pour conditionner son devenir en gestation, commence son pèlerinage qui va la mener d'Ahmed à Zahra dans l'espoir de connaître de la vie autre chose que « les masques et les mensonges »¹⁸. La nuit sacrée tranche l'existence équivoque : purifiée par le jeûne du ramadan, séparée du monde des vivants, enfermée dans une chambre close avec un moribond, elle attend la légitime délivrance en cette nuit « terrible pour les uns, libératrice pour les autres »¹⁹.

La Nuit grandiose vaut plus qu'un millier de mois
en elle font leur descente les anges et l'Esprit,
sur permission de leur Seigneur, pour tout décret.
Salut soit-elle jusqu'au lever de l'aube!²⁰

¹⁶ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 52.

¹⁷ *Ibid.*, p. 47.

¹⁸ *Ibid.*, p. 159.

¹⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 33.

²⁰ *Le Coran*, XCVII, 3-4.

En cette nuit, les anges nettoient, mettent de l'ordre et fixent le destin annuel de chacun. En cette nuit, Ahmed a « le sentiment d'une délivrance », jouit d'une « liberté neuve »²¹ : mourant et repentant, son père annonce son avenir en l'agrégeant à l'élite et à la communauté féminine par le changement de nom :

Va-t'en, quitte cette maison maudite, fais des voyages, vis!... Vis!... [...] En cette nuit j'ai su que ton destin serait meilleur que celui de toutes les femmes de ce pays. Je suis lucide, je n'invente rien. Je vois ton visage auréolé d'une lumière extraordinaire. [...] Tu viens de naître, cette nuit, la vingt-septième... Tu es une femme... [...] La Nuit du Destin te nomme Zahra, fleur des fleurs, grâce, enfant de l'éternité [...] ²².

Zahra vient de naître parce qu'avant de mourir, son père a avoué ses fautes et ses péchés, demandé la grâce du pardon et ainsi rompu le joug qui opprimait sa huitième fille. Au lever de l'aube, Zahra peut enfin marcher vers la lumière, quitter sa vie recluse pour aller à l'aventure de la vie et exister socialement par son nouveau nom. Elle n'est plus un « détournement social »²³ ni le produit d'un homme assez « possédé par la folie »²⁴ pour s'opposer à la volonté divine. D'une vie de condamnée elle devient soudain libre et promue à un destin singulier, à un visage nimbé de lumière, signe d'une éventuelle élévation.

La Nuit du Destin met fin à la situation trouble et ambiguë et offre les possibilités d'une vie et d'un progrès spirituels. La mort du père bouleverse la destinée du personnage, renforce sa volonté et donne à son statut « une légitimité incontestée »²⁵. Maintenant, l'âme et le corps peuvent cohabiter. La réclusion volontaire et la nuit sacrée, pendant lesquelles la vie et la mort se sont côtoyées, ont été la première gestation de la protagoniste : l'isolement a constitué l'arrachement au monde des hommes, a fait

²¹ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 157.

²² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 32.

²³ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 160.

²⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 26.

²⁵ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 62.

symboliquement mourir Ahmed et la veille auprès du père agonisant a permis l'entrée de Zahra dans l'univers des femmes.

Le matin printanier qui suit la nuit de l'Exceptionnel, lorsque le monde se renouvelle et que la végétation se réveille, elle tente de faire peau neuve. Malgré la douleur de l'effort (c'est « dur! »²⁶ dit-elle), elle lève le masque de tristesse d'Ahmed et retrouve l'innocence enfantine. Jusqu'à l'ensevelissement de son père, elle essaie de s'adapter à sa nouvelle vie, joue au « fils invisible »²⁷ et se réjouit du burlesque de la situation : elle se pare d'insouciance, accueille tout avec le rire, contemple l'infinie liberté de la nature et des personnes qui s'abandonnent au cimetière, bref elle s'imprègne du printemps pour ressembler à la vie. La gaieté qu'elle donne aux funérailles et sa capacité de jouer deviennent pour elle une façon de se retirer graduellement et publiquement de sa fausse existence et l'engagent dans le chemin de l'enfance. Le double sens du cimetière – la fin de la vie célébrée à travers une nature foisonnante – exprime l'état intermédiaire de Zahra : elle a quitté sa « vie trafiquée »²⁸, mais n'a pu s'intégrer dans une nouvelle société.

La rupture avec les « vingt années de simulacre »²⁹ relève du merveilleux : « enlevée comme dans les contes anciens »³⁰ et amenée à cheval dans une « véritable petite république rêvée et vécue par des enfants »³¹ elle commence la première étape de son existence féminine dans l'enchantement. Le principe de l'oubli – oublier d'où elle vient et comment elle vivait « là-bas, de l'autre côté de la vallée »³² – qu'elle doit nécessairement mettre en pratique dans le village contribue à détruire son ancienne personnalité : d'après Eliade, « l'oubli est un symbole de la mort, mais il peut s'interpréter également comme le signe de la toute

²⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 35.

²⁷ *Ibid.*, p. 36.

²⁸ *Ibid.*, p. 80.

²⁹ *Ibid.*, p. 53.

³⁰ *Ibid.*, p. 38.

³¹ *Ibid.*, p. 41.

³² *Ibid.*, p. 42.

première enfance »³³ et a pour conséquence la rééducation des gestes de la vie quotidienne : elle apprend à « marcher naturellement »³⁴, à exécuter ses « premiers pas de femme libre »³⁵, oublie sa « profonde tristesse »³⁶ et se laisse transporter par la « joie »³⁷, remarque les couleurs³⁸ qui éclatent autour d'elle, écarte le noir de sa vie antérieure, apprécie la lumière du jour et le monde extérieur, quitte définitivement sa retraite pour vivre au sein d'une « organisation parfaite, sans hiérarchie, sans police ni armée »³⁹. Comme une enfant qui effectue son voyage initial, elle s'étonne, s'impatiente, éprouve la soif de savoir et de comprendre, puis renonce à « distinguer le réel de l'imaginaire »⁴⁰. « Sans se poser de questions »⁴¹, elle se laisse éclairer par son instinct. Parcourue d'une allégresse printanière, elle obéit à son envie impétueuse de découvrir le village, part à l'aventure dans une sorte de légèreté, simplement pour répondre à l'appel de liberté que lui dicte son corps. Elle marche et marche encore, sans intention aucune, déléguant son destin à la volonté du mouvement qui l'accapare et la guide vers la forêt : là, comme une bénédiction du ciel, une « solitude heureuse »⁴² l'envahit; là, elle se confond avec l'univers qui l'entoure adaptant son rythme corporel avec celui du macrocosme; là, elle vit sa métamorphose :

Un léger vertige traversa ma tête. Je me levai et courus jusqu'au lac. Je ne savais pas que derrière le bois il y avait un lac et une source d'eau. Mais mon corps accueillait de nouveaux instincts, des réflexes que la nature lui insufflait. Mon corps avait besoin de l'eau. Je me précipitai, retirai ma gandoura et plongeai dans le lac⁴³.

³³ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 80.

³⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 44.

³⁵ *Ibid.*, p. 45.

³⁶ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 44.

³⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 40.

³⁸ *Ibid.*, p. 40, 41, 42.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 44.

⁴¹ *Ibid.*, p. 45.

⁴² *Ibid.*, p. 45.

⁴³ *Ibid.*, p. 46.

Son attitude, son comportement, son flot d'énergie soudain proclament qu'elle est un être nouveau qui a le « sentiment profond d'une concordance entre une image et son reflet »⁴⁴ : parmi les forces naturelles qui agitent la terre, son corps déploie toute sa vigueur, il s'harmonise avec les éléments qui le réaniment et le purifient. Le bain dans l'eau froide et pure consacre définitivement l'entrée de Zahra dans le monde de l'enfance. Cette eau limpide qui lave le corps et l'âme joue un rôle régénérateur : « on plonge dans l'eau pour renaître rénové »⁴⁵, écrit Bachelard. L'instant d'après, elle se sent enfin vivante ! Elle a recouvré la fraîcheur du premier âge. Baignant dans la bienheureuse inconscience enfantine, non soumise aux lois de la raison, elle échappe à l'Espace-Temps en enjambant « le temps hors du temps, à la lisière du rêve »⁴⁶. La jouissance de ce suprême moment d'innocence souligne son âge tendre.

Exceptionnelle et quasi-magique, l'enfance de Zahra se déroule comme un conte. L'aventure au village l'enchanté et la fait rêver, présente un aspect irrationnel dans lequel s'accomplit l'impossible : le franchissement des lois spatiales et temporelles étanche la soif de fantaisie et le sens du merveilleux de l'enfant, nourrit sa vie pleine de mouvement et le milieu naturel favorise le développement de l'instinct et la symbiose avec le cosmos que tout enfant expérimente. L'aventure imaginaire charme la protagoniste et lui rend sa candeur. La vie de conte fascine, ravit, enthousiasme et désillusionne aussi : elle se termine « dans la peur et l'errance »⁴⁷. Le bonheur qu'elle vit à la suite du recouvrement de son destin rappelle trop crûment celui du Cheikh qu'il subit « sans joie, sans vérité, sans désir »⁴⁸. Les larmes de l'homme qui coulent parmi le débordement de joie réveillent l'initiée, l'extirpent de son univers chimérique. L'irréel subjugué, puis désenchante pour éviter l'enlèvement dans la somnolence : la félicité ne se découvre pas dans l'illusion d'un monde enfantin et utopique. L'ordre de quitter la

⁴⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁵ G. Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1989, p. 197.

⁴⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 47.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 47.

vallée donné par un enfant signifie qu'elle doit cesser de confondre le réel et l'imaginaire et aborder le monde pour grandir.

II

« De la joie au désarroi »

Lucide, elle s'éloigne du village onirique, s'arrache une seconde fois à un univers familier pour rompre avec « l'état d'irresponsabilité et de béatitude, d'ignorance et d'asexualité de l'enfant »⁴⁹. En marchant sans se retourner le long d'une route, elle démontre qu'elle a emmagasiné les enseignements du Cheikh (« Ne te retourne surtout pas. Regarder derrière toi risque d'être dangereux »⁵⁰); elle ne s'accroche pas au passé, mais se hasarde dans le chemin de la vie sachant que la piste vers l'enchantement se trouve quelque part en avant. Elle délaisse les grandes routes, emprunte des sentiers et se retrouve seule au sein d'une forêt. Comme le cimetière qui a marqué son passage entre sa vie d'homme déguisé et sa vie d'enfant, la forêt assure la transition entre deux étapes de sa vie : le prolongement sauvage du « jardin parfumé » favorise une douce traversée entre l'enfance et l'adolescence. Le parcours dans la solitude et le silence amorce la seconde initiation en la mettant dans une disposition d'inquiétude :

Il m'[arrive], surtout le jour, d'être inondée par une bouffée de chaleur et d'angoisse. Cela ne [dure] jamais longtemps. Ma gorge se [serre], je m'[arrête], puis lentement tout [revient] à sa place. Ce [doit] être les derniers soubresauts de ce passé encore si proche, à portée du regard et de la main. Cette gêne du corps [est] due à la solitude⁵¹.

Dans le désert de sa vie, elle expérimente la peur et l'isolement et, pourtant, refuse de renoncer à sa quête : l'espoir de trouver la liberté par la connaissance de soi la motive à avancer sans porter

⁴⁹ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 36.

⁵⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 47.

⁵¹ *Ibid.*, p. 59-60.

un regard vers le passé. Dans une sorte de disponibilité et de volonté de vivre, elle s'abandonne à l'instant, surmonte sa peur de l'inconnu et ne résiste pas au changement. Lorsqu'elle tombe de fatigue, elle dort « sous un arbre » d'un « sommeil limpide, lisse comme la surface d'une mer tranquille, ou d'un espace de neige, plat et continu ». Par ce sommeil semblable aux « premiers instants de la vie », non seulement son aspiration à une « nouvelle naissance »⁵² transparait, mais la sérénité des images de la nature lui laisse entrevoir la douceur et la grâce d'une sagesse à venir et à laquelle l'initiation la convie. De plus, la régénération perpétuelle de l'arbre lui infuse le désir de mourir pour renaître, engendre un rêve de communion entre les forces variées par son élévation vers le ciel et par ses racines qui fouillent les profondeurs de la terre, puis induit par sa verticalité la soif d'ascension et de progrès.

Ragaillardie par la bienheureuse torpeur, elle reprend la route, puis s'arrête : « retenue par une force invisible »⁵³, elle ne peut plus avancer. « Un frisson de la tête aux pieds »⁵⁴ la secoue. L'homme qui la suit éveille en elle d'irrésistibles sensations physiques. Séduite, elle succombe au désir et à la curiosité, s'abandonne dans les bras de l'inconnu, « libre sous le poids de ce corps fiévreux »⁵⁵ qui se mêle au sien et qui la fait mourir dans la volupté. Zahra démontre ainsi qu'elle a su déchiffrer dans le rythme de la végétation les idées de renaissance, d'union des différences et de dépassement. De la même façon qu'elle avait répondu à l'urgent besoin de l'eau, elle laisse l'homme la posséder se souvenant que son corps avait rejoint la vie en se laissant envelopper par l'élément aquatique. Plutôt que de « repousser de toutes [ses] forces le désir »⁵⁶ comme elle le faisait pendant sa vie factice, elle accueille les réflexes que la nature lui instigue pour assumer son corps comme une totalité vivante et acquérir l'expérience sexuelle. Du reste, dans son esprit, elle n'a pas cédé à l'homme, mais s'est offerte « au

⁵² *Ibid.*, p. 59.

⁵³ *Ibid.*, p. 61.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 137.

buisson et à la terre »⁵⁷. De l'union avec l'eau du lac, elle se lie au grand corps tellurique : sous la feuillée, elle entremêle son corps avec une chair inconnue pour expérimenter l'amour physique, éprouver la jouissance des sens et ainsi parachever la connaissance de son corps féminin. Les éléments, comme des jalons initiateurs, la mettent en contact avec sa chair. Par eux, elle retrouve les « premières sensations du corps »⁵⁸ qui lèvent le doute sur son identité sexuelle et réalisent l'ancien souhait de l'enfant de sable qui disait avec espoir :

Ah! J'ai besoin de sérénité pour réveiller ce corps;
il est encore temps pour le ramener au désir qui est
le sien⁵⁹.

Le corps ranimé par l'eau et le désir qu'il porte assouvi grâce à la terre, Zahra avance dans la « reconquête de son être »⁶⁰.

Comme la chenille évoque le mouvement continu et la vie matérielle en passant d'une feuille à une autre, l'enfant a apprivoisé son corps dans la mouvance. Mûrie, prête à se recueillir et à aller au-delà de cette première connaissance, elle quitte les lieux agrestes, confiante dans le hasard qui lui sourit et accepte d'avance, implicitement, un nouvel état. Sa marche au petit bonheur débouche sur une ville : « le cœur serré »⁶¹, elle en franchit le seuil, sachant qu'ainsi elle s'agrège à un monde insoupçonné, plus petit que le monde naturel et vaste de l'enfance et dans lequel elle se couvrira de soie, se transformera en chrysalide, le temps qu'émerge un papillon. Puisque le « passage idéal » entre deux étapes de la vie est un « passage matériel »⁶², l'entrée dans le hammam entérine l'adolescence. Tout en ayant une portée hygiénique, le bain établit la séparation du monde précédent :

L'immersion, volontairement consentie, et qui est
une sorte d'ensevelissement, est l'acceptation d'un

⁵⁷ *Ibid.*, p. 63.

⁵⁸ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 96.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 96.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 126.

⁶¹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 63.

⁶² A. Van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris, Nourry, 1909, p. 276.

moment d'oubli, de renoncement à sa propre responsabilité, de « mise hors jeu », de vacuité. [...] Cette immersion intervient dans le temps vécu comme un hiatus, une solution de continuité ce qui lui confère obligatoirement une valeur initiatique⁶³.

L'itinéraire compliqué et resserré qui succède au bain et qui s'ouvre sur une maison laisse pressentir une « rentrée » : le labyrinthe guide la néophyte, l'aide « à se concentrer, à trouver son propre centre »⁶⁴. Les histoires d'amour ardent et heurté racontées pendant le parcours dédaléen qui s'évase sur la maison à deux niveaux annoncent ce que le sort lui réserve : constitué à la fois de racine et de frondaison, l'espace privé l'acheminera des jouissances terrestres à la liberté que procure l'élément aérien, à la légèreté que prodigue l'ivresse du cœur. L'eau et la terre ont donné corps à la protagoniste. De façon passive elle a répondu aux réflexes imposés par la nature, s'est inclinée devant les forces extérieures, laissée attirer par la matière. En instaurant le dialogue entre le monde sensible et le monde spirituel, la maison l'amènera de la passivité à la fougue de l'éther qui la sollicitera à agir et lui transmettra la volonté de conduire sa vie. Il y aura donc métamorphose par le mouvement, l'action, mieux, par la production du mouvement qui la rendra maîtresse de ses actes. À l'air, au feu appartiennent les « exubérances dynamiques »⁶⁵.

L'immensité et le débordement de vie font place à l'intimité et à la vie renfermée. À l'image de son corps solidifié parmi la nature, la maison la pousse à fortifier son monde intérieur : comme elle le dit, elle a soigné « l'apparence », mais pas le « fond »⁶⁶. Les allées et venues entre les deux étages, entre le monde terre à terre du rez-de-chaussée et l'univers aérien de la terrasse favorisent l'échange entre l'édifice corporel et le cœur et l'intégration de la spiritualité à la matérialité tout en lui permettant de se singulariser : elle ne s'assimile ni à l'Assise qui « rêve de ne rien perdre » ni au Consul

⁶³ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 96.

⁶⁴ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 67.

⁶⁵ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 296.

⁶⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 134.

qui songe à « tout donner »⁶⁷, mais s'enrichit et s'allège, se recueille et s'exalte en circulant à travers les mondes de chacun de ses hôtes. À l'intérieur de la maison, elle poursuit « l'exercice de l'oubli » croyant essentiel

de ne plus être encombrée de vingt ans d'une vie trafiquée, de ne plus regarder en arrière et de donner des coups de pied à une horde de souvenirs qui [courent] après [elle] et qui [rivalisent] dans l'inavouable, l'exécrable et l'insupportable⁶⁸.

Pourtant, des rêveries couleur d'encre « sépia »⁶⁹ font surgir un flot de souvenirs ainsi que le désir d'amour qu'elle confond avec le sexe masculin : « un serpent qui glisse entre les cuisses »⁷⁰. De façon souterraine, son existence postiche la menace : même si elle a changé d'apparence, elle est toujours « minée de l'intérieur »⁷¹, éprouve de la difficulté à se dépouiller de ses oripeaux, à s'éplucher jusqu'à « l'ultime substance pour dire la faute, l'erreur, la honte »⁷². Alors en pleine clarté, sur l'étage bien en terre, elle tombe en léthargie, transforme le jour en ténèbres en laissant le sinistre passé l'envahir afin de sonder ses profondeurs; le soir, sur le palier qui participe à la vie aérienne, elle s'éveille, illumine la nuit en révélant ses pensées, ses aspirations, son vif désir de liberté et de transcendance. Elle ne dévoile qu'une miette de sa personnalité, omettant astucieusement de dire d'où lui vient cette soif intarissable, ce goût prononcé pour le dépouillement, comme l'entend le poète mystique Al Hallaj auquel elle se réfère. Du silence, elle passe à l'exubérance réservée : l'odieuse et abjecte réalité des années de trompe-l'œil reste difficile à dépasser, encore impossible à assumer. L'impression d'être « dans le brouillard »⁷³ provient du voile qu'elle pose sur son intériorité. La seconde visite au hammam dissipe le flou à demi.

⁶⁷ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 295.

⁶⁸ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 80.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 75.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 76.

⁷¹ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 146.

⁷² *Ibid.*, p. 179.

⁷³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 86.

Inconfortable dans la salle du fond où apparaît un fantôme du passé, affectée par les suaves caresses que se donnent le Consul et sa sœur au milieu de la pièce médiane, elle se réfugie dans la chambre la plus éclairée, poussée malgré elle à voir plus clair dans sa situation, affligée. Bien qu'elle ne soit plus « une fille masquée par la volonté d'un père »⁷⁴, elle comprend que son passé qu'elle tente vainement de refouler et que son désir non manifesté pour l'aveugle l'emprisonnent. La nausée qui l'accable après avoir mangé un œuf traduit son déchirement : constitué de blanc et de jaune, l'œuf renferme un dehors et un dedans tout en formant une unité. Le jaune qui dégouline entre ses doigts et qui lui soulève le cœur lui rappelle l'indéniable présence et l'inconsistance de son intériorité. De retour à la maison, elle « fait le propre »⁷⁵ dans sa conscience, reconnaît sa passion balbutiante envers son hôte et admet que la rencontre de « cet homme complexe, cultivé, et intimidant », devient de plus en plus « un événement majeur »⁷⁶ dans sa vie.

Grâce aux sages enseignements du Consul, Zahra mûrit lentement. L'aveugle qui s'épanche librement avec son invitée, qui partage son intimité, et avoue sa « peur bleue de tout ce qui est tranchant »⁷⁷ après avoir égorgé deux poulets à l'aide d'un rasoir, invite implicitement Zahra à s'ouvrir et à apprivoiser ses craintes. Coupé du monde des apparences, il se fie uniquement à son « intuition » et à ses « émotions »⁷⁸, essaie toujours de « voir clair »⁷⁹ en dedans de lui, « de faire de la cécité un atout »⁸⁰ et se fait de la sorte l'exemple vivant d'une vie intérieure intense, le guide de l'adolescente dans la découverte de soi. En lui racontant son rêve secret d'un pays fabuleux qui s'ouvre sur une immense bibliothèque, symbole de « la connaissance au sens plénier du terme, c'est-à-dire l'expérience vécue et enregistrée »⁸¹, ou de

⁷⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 92.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 94.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 118.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 118.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 118.

⁸¹ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 120.

l'accession aux couches profondes de sa personnalité, il dévoile à sa convive l'importance de conjuguer le passé et l'avenir, de se projeter vers l'avant avec, en main, son propre bagage, c'est-à-dire le trésor matériel et spirituel qu'elle possède et qui la constitue. Cet homme, qui a retenu cette phrase du Zen : « À l'origine l'homme n'a rien »⁸², est une sorte d'Ariel, un être éolien qui veut « se libérer »⁸³ de l'Assise pour se diriger vers le soleil, sa destinée, puisqu'il était, tout comme son invitée, la « lumière »⁸⁴ de sa maison natale. Après avoir raconté son rêve fantastique, il ajoute :

Depuis que vous êtes dans la maison je sens moins le besoin d'aller me perdre dans les labyrinthes de ce territoire mouvant. Peut-être êtes-vous native de ce pays? Je me suis déjà posé la question. Je dis cela à cause du parfum de votre présence. Ce n'est pas un parfum qui sort d'un flacon, mais il émane de votre peau. C'est le parfum unique de l'être⁸⁵.

Le Consul n'a plus besoin de s'évader et de se ressourcer au pays de la connaissance : Zahra le rend heureux et lui redonne « l'envie de sourire et d'écrire »⁸⁶. Sans le savoir, elle exerce un ascendant hors du commun sur l'aveugle : elle l'inspire, le tire de sa léthargie, le sépare de l'Assise qui l'emprisonne depuis longtemps et, par conséquent, lui permet de s'envoler de nouveau. Sa présence qui « fait entrer un peu de lumière »⁸⁷ dans la haute demeure révèle à celui qui voit « avec tous les autres sens »⁸⁸ l'être d'exception qui vivote à ses côtés et qui fait fi de son monde intérieur, l'élue solaire écrasée sous le poids d'un destin détourné.

Le rêve d'un lac d'eau lourde qui suit les confidences de l'homme fait émerger le problème à résoudre : l'inexistence de la communication entre le corps et le cœur. En méditant son rêve, elle constate que « l'oubli absolu »⁸⁹ est impossible, qu'elle est

⁸² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 84.

⁸³ *Ibid.*, p. 111.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 102.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 103.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 134.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 121.

vouée « à être un jour ou l'autre [rattrapée] par les fantômes de [son] passé », qu'il devient inutile de discuter « les lois et les ordres du destin », que le cauchemar d'eau gluante a un lien avec « l'eau trouble qui monte à la tête »⁹⁰ du Consul. Cette interprétation du rêve la vivifie et lui suggère une attitude nouvelle. Comme l'aveugle qui va à la rencontre de ses peurs, elle accueille le désir amoureux même si elle croit que le « malheur est la substance même de toute passion »⁹¹.

III

« Sur la voie de la légèreté »

Maintenant convaincue qu'elle doit bousculer sa sécurité terrestre pour grandir et se libérer, elle s'arrache à la maison, à l'adolescence, le temps d'une troisième gestation, car « le changement de catégorie sociale implique un changement de domicile, fait qui s'exprime par les rites de passage sous leurs diverses formes »⁹².

Au bras du Consul, elle marche vers le bordel. En passant près d'une femme dissimulée derrière une porte entrouverte, elle reçoit comme une flèche une onde de malheur que son corps frissonnant capte « comme un signe, comme une appréhension »⁹³. D'après Eliade, « les émotions fortes, la peur, la terreur [...] doivent être considérées comme autant de tortures initiatiques »⁹⁴ qui équivalent à la mort rituelle. La ruelle sombre ainsi que le corridor sans lumière qui suivent et parmi lesquels ils sont « entourés par les mêmes ténèbres »⁹⁵ symbolisent aussi la mort :

⁹⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁹¹ *Ibid.*, p. 92.

⁹² A. Van Gennep, *Les Rites de passage*, p. 276.

⁹³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 124.

⁹⁴ M. Eliade, *Initiation, Rites, sociétés secrètes*, p. 86.

⁹⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 124.

La mort du néophyte signifie une régression à l'état embryonnaire. Cette régression n'est pas d'ordre purement physiologique. elle est foncièrement cosmologique. Ce n'est pas la répétition de la gestation maternelle et de la naissance charnelle, mais une régression provisoire au monde virtuel, précosmique – symbolisé par la nuit et les ténèbres –, suivie d'une renaissance homologable à une création du monde⁹⁶.

Évoquant la transcendance, la montée de l'escalier annonce la transformation prochaine de l'adolescente en une jeune fille amoureuse. Différente de l'union sexuelle dans les buissons, l'expérience charnelle qu'elle connaît dans le lieu clandestin est transfigurée par l'amour et vécue sur un plan transhumain :

La rencontre dans le bois avait été brutale et aveugle. Ce souvenir n'était empreint d'aucun sentiment ou jugement. Pour [elle] ce fut une péripétie parmi tant d'autres⁹⁷,

tandis que l'union avec le Consul se fait sous le signe de la complicité, de la douceur, de la réflexion et chasse à jamais le cauchemar de la veille pour faire place à un rêve de vent, « d'une bourrasque violente qui [soulève] les feuilles mortes alourdies par le lichen »⁹⁸. L'amour la dématérialise, la libère de ses racines terriennes et la fait passer par la phase éolienne. Par l'amour elle vit un moment d'accord parfait avec le monde et avec elle-même. L'intimité silencieuse qui l'unit à son amant démontre qu'elle a rompu « avec une matière trop riche », avec des mots, des gestes trompeurs, qu'elle a imposé « aux richesses matérielles, des sublimations, des libérations, des mobilités »⁹⁹, qu'elle écoute maintenant le silence et sa profondeur en faisant de sa pensée un « oiseau d'espace »¹⁰⁰ qui vole à haute altitude :

Il y a des moments intenses où seule une présence suffit et on ne sait pas pourquoi quelque chose de

⁹⁶ M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, p. 89.

⁹⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 80.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 127.

⁹⁹ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 286.

¹⁰⁰ K. Gibran, *Le Prophète*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1994, p. 53.

puissant et parfois de déterminant se produit. On ne peut le nommer. Seule l'émotion le trahit pour des raisons obscures et on s'en trouve chargé et heureux comme un enfant qu'une joie transporte dans un monde merveilleux¹⁰¹.

Cet amour la fait « renaître et vivre »¹⁰² et Gaston Bachelard, qui explicite la pensée de Novalis, affirme que « des êtres qui ont vécu par la flamme première d'un amour terrestre finissent dans l'exaltation de la pure lumière »¹⁰³. Pleine d'une énergie nouvelle, elle se sent prête à accepter « les ricochets du destin »¹⁰⁴ pour continuer sa quête et trouver un sens à sa vie.

L'Assise deviendra l'entrave « qui alourdit une vie qui veut s'élancer »¹⁰⁵. Pour garder son frère « jalousement sous sa coupe »¹⁰⁶, elle fait des « bassesses »¹⁰⁷, fouille dans le passé de Zahra afin de la rendre indigne aux yeux du Consul et trouve l'oncle abject à l'origine de la mise en scène fallacieuse. La jeune femme n'a d'autre choix que de tuer le frère de son père ramené à la maison par l'Assise : l'image insupportable du lac d'eau lourde et gluante qui l'envahit lorsqu'elle voit ce dévoyé animé « d'une haine sans limites »¹⁰⁸ la décide à aller « au-devant de sa plus grande douleur »¹⁰⁹, l'ombre ou la moitié obscure de sa personnalité. Autonome de son devenir, elle cesse de détourner le cours du fleuve, sachant que le jour où on la retrouvera et la châtiara est arrivé. Machinalement, elle saisit le revolver, puis descend l'escalier, descend dans son passé, au fond d'elle-même, et met fin au « simulacre de vie »¹¹⁰ en tuant l'oncle vil. Avec un « immense désir d'en finir »¹¹¹, elle confronte la mascarade pour s'affranchir et

¹⁰¹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 128.

¹⁰² *Ibid.*, p. 138.

¹⁰³ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 180-181.

¹⁰⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 138.

¹⁰⁵ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 297.

¹⁰⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 107.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 111.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 140.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 142.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 134.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 140.

enfin s'appartenir : l'urgent est de cesser de refouler son existence antérieure, d'y faire face et de l'admettre.

La mort de l'homme représente la fin de la supercherie, une mise à nu publique de qui elle est véritablement. En tuant l'oncle, elle s'avoue coupable d'avoir « joué à tromper Dieu et ses prophètes »¹¹², reconnaît son passé mensonger, « car c'est précisément la perte de relation avec [lui], la perte de racines »¹¹³ qui a créé et perpétué son malaise. Sa vie ne peut être que la somme d'une poussée – d'un passé à embrasser – et d'une aspiration – un avenir, un élan, une volonté libre – qu'elle doit « solidariser » pour s'envoler¹¹⁴. Tuer l'oncle l'ancre dans la lumière du jour présent et la pousse à guérir son âme blessée.

IV

« L'enfant du soleil »

La prison constitue la quatrième et dernière matrice. Seule et plongée dans le noir, elle entreprend le voyage vers l'intérieur. L'apprentissage de l'introspection se fait graduellement : la première année, la lecture et l'écriture l'entraînent dans un univers onirique peuplé de personnages auxquels elle s'identifie. Comme elle a décidé « de ne rien voir de la prison, ou du moins en voir le minimum de choses possible »¹¹⁵, cette occupation occulte totalement sa réalité extérieure.

La retraite vers l'exil interne devient une des tentations majeures. Le goût de l'hermétisme et de l'existence nocturne, [...] vont de pair avec le mépris de l'action et la fuite devant la vie¹¹⁶.

¹¹² Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 153.

¹¹³ C. G. Jung, *Ma Vie*, Paris, Gallimard, 1973, p. 273.

¹¹⁴ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 291-292.

¹¹⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 146.

¹¹⁶ V. Brombert, *La Prison romantique*, Paris, José Corti, 1975, p. 179.

En fuyant son état de prisonnière, elle s'enfonce dans le monde des illusions, se transforme en un « personnage »¹¹⁷. Bientôt l'exubérance de sa vie imaginaire la conduit à l'extrémité de la nuit : en proie aux images, son âme se laisse glisser vers le néant. Détachée du monde sensible, elle franchit les portes sacrées, s'engage dans un voyage au pays des morts, dans un lieu de science et de sagesse. L'exploration de ce monde lui donne une « lucidité au seuil de la voyance »¹¹⁸ qui est, selon Simone Vierne, « l'apanage de l'accession à une sacralité supérieure »¹¹⁹ : ses rêves se transforment en prémonitions, des visions surgissent et la souffrance engendrée par l'excision et par son assimilation à un spectre la font mourir au monde profane et la rendent capable de transcender le réel, de parvenir à un haut degré d'intuition qui s'apparente à la « lumière de ce qui est par-delà les choses »,

le mode parfait de la connaissance qui permet, par une saisie immédiate et directe, de comprendre spontanément les possibilités virtuelles d'une chose, d'un individu ou d'un événement¹²⁰.

Pendant ce voyage, elle « s'efforce de se délivrer de la mémoire, c'est-à-dire d'abolir l'oeuvre du Temps »¹²¹. Un à un ses souvenirs tombent. Elle renonce aux futilités du monde pour ne retenir que l'essentiel : l'image du Consul qui devient « un point mobile au centre d'une flamme »¹²², quintessence de l'amour. « Après avoir vécu les liens affectifs dans leur plénitude », elle les laisse évoluer vers la « sérénité », voire le « détachement »¹²³. Sa passion pour lui se transforme en « Idée, en puissance absolue d'amour où l'être devient libre, éternel »¹²⁴. Au fond des ténèbres, elle voit le soleil resplendir :

¹¹⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 145.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 165.

¹¹⁹ S. Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 83.

¹²⁰ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 112.

¹²¹ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 117.

¹²² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 175.

¹²³ C. G. Jung, *Ma Vie*, p. 339.

¹²⁴ C. Lejeune, « La liberté comme sens de l'expérience intérieure », *Cahiers internationaux du symbolisme*, p. 31.

Je commençais à être obsédée par l'idée d'une grande lumière qui viendrait du ciel ou de l'amour, elle serait tellement forte qu'elle rendrait mon corps transparent, qu'elle le laverait et lui redonnerait le bonheur d'être étonné, la naïveté de connaître des choses dans leur commencement¹²⁵.

L'amour humain ayant été sa première illumination, elle prévoit que la lumière, ce « génie du phénomène igné »¹²⁶ comme le conçoit Bachelard, opérera la métamorphose finale qui la rendra à son intégrité et parachèvera sa connaissance spirituelle. Mais la réintégration au monde profane après avoir compris l'organisation de l'univers et la sacralité du cosmos, s'accompagne de la peur : sortir de l'espace clos et sécuritaire de sa cellule, envisager la liberté lui donne des « sueurs »¹²⁷. Afin que naisse l'adulte, Zahra doit émerger de son monde intérieur, mais l'issue reste difficile à trouver. Dans cet univers, la mort lui tend une « espèce de perche »¹²⁸ :

Avec le temps et les petites habitudes les choses s'étaient annulées en moi : mes crises de rage disparaurent, mes sentiments étaient blancs, de cette blancheur qui aboutit au néant et à la mort lente. Mes émotions s'étaient diluées dans un lac d'eau stagnante; mon corps s'était arrêté dans son évolution; il ne muait plus, il s'éteignait pour ne plus bouger et ne plus rien ressentir; ni un corps de femme plein et avide, ni un corps d'homme serein et fort; j'étais entre les deux, c'est-à-dire en enfer¹²⁹.

« Pour défoncer la porte lourde du destin »¹³⁰ et se débarrasser de toutes les imageries qui hantent ses nuits, elle réunit les éléments hétérogènes, étend son corps fiévreux sur la dalle de ciment glacée pour lui rappeler le lieu de son enfermement et n'éprouver que la soif de l'absolu. Son corps qui a froid refuse les errances dans l'obscurité, l'ancre dans sa réalité de prisonnière, de femme qui a la chance de tirer profit d'une double existence. À la suite de cette

¹²⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 173.

¹²⁶ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, p. 180.

¹²⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 177.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 6.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 177-178.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 184.

épreuve, les tensions entre les forces diverses sont, non pas effacées, mais intégrées à une expérience existentielle. Aucun rêve n'a interrompu cette nuit où les différences ont trouvé l'harmonie. Mariant sa voix à celle d'Hallaj, elle peut réciter ce poème mystique :

Une nuit se leva le soleil de Celui que j'aime
 Il resplendit et ne connut pas de couchant
 Car le soleil du jour se lève la nuit
 Et le soleil du cœur ne s'absente pas¹³¹

L'unification matérielle du chaud et du froid manifeste l'équilibre spirituel auquel Zahra est parvenue.

La sortie heureuse de la prison établit la venue au monde d'un être autonome et libre :

En sortant de prison [...], je pleurais. J'étais heureuse parce que mes yeux étaient baignés de larmes [...]. Mes larmes étaient heureuses parce qu'elles coulaient d'un corps qui renaissait, un corps qui était de nouveau capable d'avoir un sentiment, une émotion. Je pleurais parce que je quittais un monde où j'avais réussi à trouver une place. Je pleurais parce que personne ne m'attendait. J'étais libre¹³².

Légère et délivrée de l'angoisse, elle se dirige vers la mer. Arrivée à destination, elle s'éloigne de la gare routière, de la cité des hommes, enjambe un petit mur, marche le long de la plage, avance dans la brume, décidée. Zahra n'erre plus. Elle prend son destin en main, va sans trop savoir pourquoi ni vers où exactement, mais dans un accord parfait avec la nature et dans la « solitude heureuse qui précède un grand événement »¹³³. Soudain, comme un éclair, « une lumière forte, presque insoutenable »¹³⁴ descend du ciel, se confond avec le feu, chasse la brume et laisse voir une maison posée sur l'horizon. « Cette lumière est une illumination au sens mystique, une connaissance directe, par la sensibilité et l'imagination » et « cette

¹³¹ H. M. Al-Hallaj, *Poèmes mystiques*, Paris, Sindbad, 1985, p. 33.

¹³² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 186.

¹³³ *Ibid.*, p. 187.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 187.

connaissance est co-naissance au sacré »¹³⁵. Quant à la maison blanche sise au faite du djebel, elle représente l'unité du monde : sa position centrale au sein de l'alliance des éléments, les vivants et les morts qui y cohabitent, la communication entre la terre et l'infini dans un instant atemporel font de ce lieu un « soupirail sur le monde éternel »¹³⁶, un « pays de l'amour infini »¹³⁷, un paradis. La blancheur, partout présente dans ce microcosme, triomphe de l'harmonie, renforce, d'après Eliade, l'idée de l'illumination et du parachèvement de l'existence humaine :

Le mythe des régions transcendantes, des contrées qui n'appartiennent plus à la géographie profane, est solidaire de la valeur mystique accordée à la couleur blanche symbolisant la transcendance, la perfection et la sainteté¹³⁸.

Au sommet de la montagne, Zahra atteint l'apogée de son évolution. Reliée à l'environnement, lumineuse comme lui, devenue un être de soleil et d'amour, elle abandonne son manteau de soie et s'envole, légère, papillon.

Habillée d'une « parure d'étoiles »¹³⁹, elle traverse « le pays et les siècles »¹⁴⁰ pour ouvrir les yeux des hommes à la beauté du monde. « Arrivée à la vieillesse par une journée d'automne, le visage rendu à l'enfance »¹⁴¹, elle rassemble en elle les divergences, la perfection et l'innocence, pour répandre l'or du soleil. Fille du chemin, elle a renoncé aux vanités du monde parce qu'elle sait que l'illimité est l'essentiel et fait siennes ces paroles de Khalil Gibran :

Nous autres vagabonds, toujours en quête d'un chemin vierge, le jour qui se lève ne nous trouve jamais là où nous nous endormions hier; point de crépuscule qui nous surprenne au même point que le lever du soleil.

¹³⁵ S. Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 68.

¹³⁶ M.-L. von Franz, *C. G. Jung. Son mythe en notre temps*, Paris, Éditions Buchet/Chastel, 1975, p. 283.

¹³⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 183.

¹³⁸ M. Eliade, *Méphiostophélès et l'androgyne*, p. 43.

¹³⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 183.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 6.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 6.

Nous voyageons alors même que la terre repose.

Nous sommes les graines d'une plante tenace, c'est dans notre maturité et la plénitude de notre cœur que nous sommes donnés au vent et disséminés¹⁴².

Au déclin de la vie, Zahra a atteint l'idéal du sage : l'ataraxie. Sereine, elle va là où la pousse le vent pour raconter sa vie, féconder les cœurs et les esprits. Témoin de la vérité, sa communication qui se veut communion, poésie, élève son prochain, le conduit à son unité et lui laisse entrevoir un morceau d'éternité.

Imaginez une demeure, leur dit-elle, où chaque pierre est un jour [...]. L'âme qui pénètre dans cette maison est nue. Elle ne peut mentir ou se travestir, la vérité l'habite [...]. Je serai à l'intérieur. Vous me verrez [...]. Vous ne verrez peut-être pas la maison. En tout cas pas au début. Mais peu à peu vous y serez admis au fur et à mesure que le secret deviendra moins obscur, jusqu'à la nudité invisible¹⁴³,

jusqu'à la transparence, la lumière. Dans un langage métaphorique, elle invite son auditoire à se dépouiller progressivement pour effectuer la traversée qui mène au centre de soi. La lumière qui l'habite lui offre la magie du verbe : « la parole, comme la lumière, est hypostase symbolique de la Toute-Puissance »¹⁴⁴. Comme des rayons chatoyants, ses mots illuminent, montrent l'invisible et inspirent l'amour. Sa parole aimante touche celui qui l'entend et l'incite à réaliser son être véritable.

À son tour, elle initie : ayant parcouru le chemin qui mène d'Ahmed à Zahra, unifié le A au Z dans une totalité harmonieuse, elle se fait médiatrice entre les réalités terrestre et céleste, matérielle et spirituelle pour que chacun « ouvre sa fenêtre et regarde le soleil en face », pour que chacun transmue son regard sur le monde, le temps et les autres, pour que chacun secoue le joug du matérialisme qui l'emprisonne dans la nuit et qui le rend aveugle à la lumière. En racontant avec lyrisme son destin singulier

¹⁴² K. Gibran, *Le Prophète*, p. 73.

¹⁴³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 19-20.

¹⁴⁴ G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 160.

aux personnes rassemblées autour d'elle, Zahra « allume de désir en leur noirceur un feu...¹⁴⁵

L'initiation a donc conduit Zahra d'une existence factice à la pleine maîtrise de son identité. Après chaque gestation, elle s'est dépassée par le renouvellement de son être. En surmontant les conflits, en affrontant ses peurs, elle s'est épanouie et s'est approchée de sa vérité. Très tôt, la quête d'identité s'est doublée, puis confondue avec la quête de la lumière. Grâce à l'amour, elle a décelé la présence lumineuse qui gisait au fond d'elle et l'a fait éclater au grand jour. L'amour a tracé la voie vers la lumière, a ouvert l'accès au monde spirituel par lequel elle a réalisé son être véritable et obtenu la sagesse et la beauté. Transportée par l'amour, Zahra a désiré l'exprimer et l'incarner; elle a voulu témoigner du feu.

De l'enfance à la maturité, le personnage s'élève comme le suggèrent les repères initiateurs élémentaires : le passage de l'eau jusqu'au feu évoque lui-même la verticalité, la transcendance. Quatre fois Zahra a failli mourir et a connu la renaissance de l'initiée; quatre fois les éléments ont participé à son initiation. L'eau qui précède « toute forme et supporte toute création »¹⁴⁶ a reçu l'enfant, l'a éveillée à l'univers des sens, lui a permis de « retrouver les premières sensations du corps que ni la tête ni la raison ne contrôlent »¹⁴⁷. La terre a poursuivi ce que l'eau avait commencé : elle a approfondi sa connaissance charnelle par la réalisation de ses « pensées secrètes »¹⁴⁸ et a consacré son entrée dans l'univers de l'adolescence. Les éléments aquatique et terrestre ont réveillé le corps, l'ont ramené à son désir, ont régénéré le personnage en effaçant les dernières traces d'Ahmed. Autrement dit, ils ont collaboré à la féminisation de l'être humain qui s'est abandonné à eux : elle n'a cherché ni le lac ni l'homme, ils étaient là; elle a simplement profité de leur présence et répondu à l'appel des sens

¹⁴⁵ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 92.

¹⁴⁶ M. Eliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 112.

¹⁴⁷ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 96.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 95.

pour se connaître. L'air et le feu, quant à eux, ont participé à la reviviscence de son cœur et de son esprit. Après la solidification corporelle, l'âme restait à parfaire. L'air a confirmé son entrée dans le monde de l'amour : en devenant une jeune fille amoureuse elle a acquis la légèreté et la liberté de l'élément aérien; grâce à sa volonté, à l'élan de son cœur, elle s'est transmuée. Elle n'a pas attendu que le Consul la séduise, mais a décidé de faire un pas pour se rapprocher de lui. Ce geste l'a vitalisée, lui a donné des ailes. Enfin, le quatrième élément a parachevé sa transformation. Le feu, qui symbolise « la purification par la compréhension, jusqu'à sa forme la plus spirituelle, par la lumière et la vérité »¹⁴⁹, l'a rendue à ce qu'elle aurait dû être de toute éternité : « une enfant exceptionnelle ». En traversant l'épreuve du feu, la femme adulte est née, pourvue de la connaissance intuitive. Le soleil qui l'a illuminée et éblouie a marqué son passage du profane au sacré et souligné le point d'aboutissement de sa quête et le départ de son action. Parce qu'elle a connu le mystère ultime, elle a compris le sens de son errance : raconter l'indicible, se faire le témoin et la preuve de l'amour en partageant sa vision de la montagne lumineuse. Au contraire de l'eau et de la terre qui ont donné corps à la protagoniste, l'air et le feu l'ont spiritualisée, ont façonné son monde intérieur pour faire surgir la lumière occultée par les années de faux-semblant. De même que la suite des éléments évoquait l'ascension, une montée dans la connaissance a provoqué un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur, de l'apparence à l'essence. L'âme, tout en habitant le corps, le transcende néanmoins, mais c'est ensemble, comme les quatre éléments font de l'univers un tout, qu'ils acheminent Zahra à son intégrité.

La femme adulte ressemble étrangement à l'enfant du « jardin parfumé » : comme lui, elle est reliée à la vie naturelle, au cosmos et à la collectivité, fait l'unité avec l'univers qui l'entoure, mais dans un bonheur conscient, fruit de sa connaissance, de son expérience de la souffrance et du conflit. Pareille à l'enfant, elle habite un paradis, un lieu où toutes les différences vivent en harmonie, où la

¹⁴⁹ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 438.

durée et la distance sont abolies : d'abord celui à la cime des monts, ensuite celui du « centre », c'est-à-dire la grande place à Marrakech qui reste un « point où le monde sensible peut être transcendé »¹⁵⁰. Sans efforts, elle se retrouve au cœur du monde et utilise le « langage de l'âme »¹⁵¹, le mythe, pour manifester le sacré. Comme l'initiation, qui signifie mort et résurrection, le mythe qui cherche à expliquer l'origine du Monde, raconte le récit d'une création à partir du chaos et utilise les images de l'embryologie et de la cosmogonie pour mettre en évidence la vie à venir. L'existence nocturne d'Ahmed, la nuit sacrée, l'union avec l'inconnu « à la tombée de la nuit »¹⁵², les ténèbres du Consul qui l'enveloppent au lupanar, puis la prison qui a « la couleur d'une longue journée sans lumière »¹⁵³ manifestent les régressions de Zahra à l'état embryonnaire, ses morts rituelles. La nuit permet d'ouvrir la porte qui mène à l'inconscient, de laisser libre cours aux pensées, aux instincts, aux désirs, d'exprimer le refoulé en faisant abstraction de la raison, de la réflexion. Les plongées dans le monde intérieur pendant la nuit approfondissent graduellement sa connaissance de soi et renouvellent son existence. Le matin, « c'est une aube, une libération qui se lève »¹⁵⁴ : Zahra redevient femme au lever du soleil, « le vent frais du matin »¹⁵⁵ la tire du sommeil après l'expérience charnelle, puis après l'amour avec le Consul, elle est en paix avec elle-même à son réveil et la transfiguration se produit en matinée. C'est toujours le matin qu'elle inaugure une vie nouvelle, qu'elle commence une autre étape de sa vie. Zahra se transforme, évolue grâce à l'alternance entre la régression passagère et la progression, l'inconscient et la conscience, l'instinct et l'esprit. « C'est du heurt de ces contraires que jaillit la flamme de la vie »¹⁵⁶. Reste que la nuit qui s'allonge et s'épaissit en prison se trouve le moment le plus significatif du processus de transformation. Le « territoire à

¹⁵⁰ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 98.

¹⁵¹ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 247.

¹⁵² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 61.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 143.

¹⁵⁴ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 301.

¹⁵⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 62.

¹⁵⁶ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 9.

l'échelle de son corps »¹⁵⁷ qui se resserre davantage par la mise du bandeau sur les yeux empêche toute vie extérieure et conduit au vaste univers intérieur, dans la matrice de son imagination. La nuit perpétuelle rejette la lumière, la conscience qui cesse du coup de brider l'imagination. Libérées de la raison, les émotions inconscientes s'épanouissent; en nombre croissant, les images et les symboles qui expriment l'invisible et l'ineffable surgissent, l'amènent au-delà des limites de l'entendement humain et ouvrent la voie à l'expérience spirituelle. Pendant ce voyage au fond d'elle-même, elle pressent la totalité du monde, la réalité profonde de la vie et de son âme propre. D'un lieu de refoulement, l'inconscient, l'ancre obscur, dévoile l'étincelle de la lumière qu'il contient. De cette traversée nocturne, Zahra naît au matin avec le désir de faire monter à la conscience les images intérieures, de libérer le trésor qu'elle vient de découvrir et de le partager. Ce trésor, comme le nomme si bien Jung,

c'est la vie, c'est [elle-même], [réenfantée] de la caverne sombre du sein maternel de l'inconscient où l'avait [transférée] l'introversion ou la régression¹⁵⁸.

La rencontre avec le feu dans l'espace central blanc termine le processus d'intégration et reflète son illumination : parmi la luminosité du ciel et l'étincelle de la lumière scintillant à l'intérieur d'elle, Zahra participe de la nature et du dynamisme de la lumière dans une sorte de symbiose.

Cette identification ou cette participation symboliques abolissent les frontières des apparences et entraînent dans une existence commune. Elles réalisent une unité¹⁵⁹.

Délivrée de la dualité et de l'angoisse qui pèse sur l'aventure intérieure, elle prend son essor. À l'auditoire rassemblé autour d'elle, elle dispense ce qui a jailli de l'inconscient au cours de ses longues nuits d'épreuve, projette la lumière qui réside en elle et

¹⁵⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 143.

¹⁵⁸ C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Librairie Georg, 1967, p. 620.

¹⁵⁹ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. XX.

affirme : « Je suis heureuse d'être enfin là. Vous êtes ma délivrance, la lumière de mes yeux »¹⁶⁰. De l'une aux autres, la lumière va, perpétuant la vie, reliant tout être humain à son prochain ainsi qu'au monde, condensant l'expérience totale de l'homme qui fait l'unité avec le cosmos, la société, son apparence et son essence et réalisant la synthèse du monde, l'union du ciel et de la terre dans un rapport d'osmose continue.

Comme la lumière qui rassemble la totalité du l'univers, Zahra, assise au centre du cercle d'auditeurs, prend la parole en se souvenant, peut-être, de ce texte de Khalil Gibran :

Quand tu rencontreras l'ami sur la route ou
la place du marché, que l'esprit t'ouvre les lèvres et
dirige ta langue.

Que la voix qui habite ta voix s'adresse à
l'oreille de son oreille;

Car son âme gardera la vérité de ton cœur
comme on se souvient du goût d'un vin.

Lorsque la couleur en a passé et que la coupe
n'existe plus¹⁶¹.

Aux « amis du Bien »¹⁶², elle raconte son histoire parce qu'elle connaît l'inoubliable beauté et la grandeur émouvante du soleil levant, « du soleil victorieux de la nuit »¹⁶³.

¹⁶⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 5.

¹⁶¹ K. Gibran, *Le Prophète*, p. 54.

¹⁶² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 5.

¹⁶³ G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 155.

CHAPITRE III

La Voix de l'ineffable

L'étude du parcours initiatique a dévoilé la dimension métaphysique de *La Nuit sacrée*. Cependant le roman, par ses nombreux signes, nous incite à faire une lecture seconde, abstraite, à découvrir et à percer le sens occulte de l'écrit. Au-delà du propos évident, se dissimule quelque chose de plus profond et de plus fondamental que l'étude des symboles révèle.

Les images, les symboles, les mythes, ne sont pas des créations irresponsables de la psyché; ils répondent à une nécessité et remplissent une fonction : mettre à nu les plus secrètes modalités de l'être¹.

En racontant l'histoire de Zahra, Tahar Ben Jelloun fait appel à l'imagination qui « baigne en plein symbolisme »² pour expliquer la réalité ultime du parcours de sa protagoniste : son vif désir d'intégrer les différences, de vivre l'unité et d'amener à cette quête, à la fin de sa vie, ceux qui l'entourent, parce qu'elle sait que la « solidarité totale du genre humain ne peut être ressentie et *actué*e qu'au niveau des Images »³. Une véritable constellation d'images

¹ M. Eliade, *Images et symboles*, p. 13-14.

² *Ibid.*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 20.

rappelle les « symboles unificateurs » tels que Jung les nomme, ou symboles de totalité, c'est-à-dire ceux qui tendent à réaliser l'unification des dissemblances et qui sont pourvus « d'une énergie psychique extrêmement puissante »⁴ capable de motiver, de pousser à l'action :

Non seulement le symbole exprime les profondeurs du moi, auxquelles il donne forme et figure, mais il stimule, par la charge affective de ses images, le développement des processus psychiques⁵.

Par les images et par les symboles utilisés pour décrire l'itinéraire de Zahra se dévoile le « spirituel vécu »⁶ du personnage.

Petit, Ahmed accompagne sa mère au hammam et son père à la mosquée. Les paroles qu'il entend dans ces lieux le grisent. Étourdi, il se laisse porter et bercer par les mots, il s'envole à tire-d'aile sur le dos des lettres :

Je m'accrochais au Alif et me laissais tirer par le Noun qui me déposait dans les bras du Ba. J'étais ainsi pris par toutes les lettres qui me faisaient faire le tour du plafond et me ramenaient en douceur à mon point de départ en haut de la colonne⁷.

Cette image qui contient en germe l'idéal de la transcendance par la constellation symbolique de la verticalité et de la parole annonce le destin de l'enfant : l'entière des lettres de l'alphabet qui le transportent harmonieusement et tour à tour jusqu'à la limite supérieure des constructions communiquent son cheminement, manifestent son désir d'embrasser toutes choses et laissent deviner l'alliance progressive d'Ahmed et de Zahra, du masculin et du féminin, de la matière et de l'essence, bref des principes complémentaires qui élèvent qui sait les dépasser.

⁴ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 985.

⁵ *Ibid.*, p. XXIII.

⁶ M. Eliade, *Méphistophélès et l'androgynie*, p. 304.

⁷ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 38.

L'imagination du zénith dès le jeune âge atteste la soif de connaissance du personnage, instaure la quête du sens et met au jour son désir de fusionner la totalité dans sa propre personne puis, par la beauté des mots, de se faire le médiateur entre les hommes et leur espérance, de devenir un porteur de lumière. Le rêve imaginaire de la prime enfance dans lequel les symboles induisent des pensées unitaires et le souvenir de cette belle prière :

« Si Dieu vous donne la victoire,
personne ne peut vous vaincre. »⁸

confèrent à l'enfant de sable une force qui le rend capable de traverser sa vie et d'atteindre l'idéal vers lequel il tend.

Toute la démarche du personnage vise à réaliser cette harmonie pressentie au cours de ses pérégrinations imaginaires enfantines. Son désir de voyager, d'arriver au sommet d'une montagne et de regarder directement le soleil traduisent la recherche de la plénitude tout comme les prénoms Ahmed et Zahra qui représentent un cycle entier, du A jusqu'au Z. Et l'androgynie présente par sa silhouette aux courbes estompées⁹, par sa dénomination d'« ange »¹⁰ et de « fleur »¹¹ et par sa double existence fait référence à la complétude. L'ensemble de ces « symboles unissants »¹² qui expriment le sens de son aventure la poussent à s'élever encore et encore. La clef de sa destinée réside bel et bien dans les rêveries du printemps de sa vie : l'enfant, « dans le processus de l'*individuation* », dans l'union psychique telle que Jung la décrit, anticipe

la figure qui résulte de la synthèse des éléments conscients et inconscients de la personnalité. Il est donc [...] un formateur du Tout¹³.

⁸ *Ibid.*, p. 38.

⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 126.

¹⁰ *Ibid.*, p. 105, 111.

¹¹ *Ibid.*, p. 32, 73.

¹² C. G. Jung et Ch. Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Payot, 1951, p. 111.

¹³ *Ibid.*, p. 107.

« En raison de sa naïveté et de son inconscience »¹⁴, l'enfance esquisse une image complète du Soi, de la protagoniste dans son individualité authentique. La randonnée à cheval sur les lettres, les rêves et les désirs ainsi que les nombreux souvenirs empreints de lumière que se remémorent son père au seuil de la mort dessinent donc sa permanence et son devenir et l'incitent à « suivre la route de la totalité psychique »¹⁵.

L'enfance de Zahra annonce de façon analogue sa vie adulte. Par ses grâces extérieures, par la communion des éléments et par son harmonie immanente, le vert paradis qui célèbre la gloire des enfants et dont le rouquin affirme qu'il est « en chacun de nous »¹⁶, reflète la béatitude et la liberté de la protagoniste sur la montagne. Le microcosme et la macrocosme qui vivent en osmose pendant son premier âge préludent à sa totalisation. De plus, le Cheikh dévoile le rayonnement futur de Zahra dans le lieu de la blancheur ainsi que sa reconnaissance prochaine d'être une « étoile pleine de nuit et de lumière »¹⁷ par les noms poétiques qu'il lui donne : « princesse du Sud », « lune des lunes » ou « première lumière du matin »¹⁸. Plusieurs menus détails rapprochent les deux étapes de la vie : tel le Saint qui personnifie la sagesse et l'expérience, le Cheikh est considéré comme supérieur dans la communauté jardinière et les deux hommes vêtus de « blanc »¹⁹, de la couleur à laquelle Eliade accorde une « valeur mystique »²⁰, guident Zahra vers le chemin de la vie : le premier dans l'univers des sens, chez « les hôtes de la terre »²¹, le second vers le pays éclairé par la lumière des nuits²². Tous les deux incarnent la part masculine du personnage, lui permettant ainsi d'approfondir sa connaissance de soi et d'intégrer

¹⁴ C. G. Jung, *Ma Vie*, p. 282.

¹⁵ C. G. Jung, *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964, p. 219.

¹⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 49.

¹⁷ *Ibid.*, p. 39.

¹⁸ *Ibid.*, p. 39.

¹⁹ *Ibid.*, p. 47, 189.

²⁰ M. Eliade, *Méphiſtophélès et l'androgynie*, p. 43.

²¹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 41.

²² *Ibid.*, p. 99.

sa proportion d'obscurité. Le « bournous brodé de fils d'or »²³ qui couvre ses épaules lorsqu'elle quitte sa vie aliénée s'assimile à la « parure d'étoiles »²⁴ qui l'attend au point culminant de son développement : le métal précieux et la brillance vespérale symbolisent l'illumination. En revêtant le manteau doré offert par une mariée, Zahra assume la fonction que lui confère le vêtement : celle de se parfaire et d'atteindre l'état bienheureux et, alors, de s'habiller de la présence de la « lumière qui [vient] du ciel ou de l'amour »²⁵. Enfin, c'est au printemps et à l'automne de son existence qu'elle baigne dans la « solitude heureuse »²⁶ par laquelle la liberté s'atteint et s'éprouve. Par toutes ces correspondances entre le début et la fin de sa vie, la femme adulte sera à l'image de l'enfant qu'elle a été, c'est-à-dire pleine de joie et d'allégresse, de spontanéité, délivrée des conditionnements et du conformisme, échappant aux tensions et aux conflits, libre et pure.

Zahra parviendra au Soi par les quatre initiations qui renvoient au principe de quaternité mis en évidence par Jung, aux quatre stades de développement de l'animus – *Sensation, Sentiment, Pensée, Intuition* – qui élargissent graduellement l'intériorité, spiritualisent et dont l'équilibre apporte le sentiment de complétude et de béatitude. Dans sa prime jeunesse, « sous l'effet du choc entre le corps et le monde ambiant »²⁷, elle sent les choses et s'oriente grâce à la perception sensorielle. Elle se développe à partir des instincts, fait une connaissance concrète du monde en répondant aux excitations qui montent de son corps, en réagissant aux impressions sensuelles :

La sensualité est la première roue motrice de notre machine. Elle pousse notre existence en avant, la rend joyeuse et vivante. Tout ce que nous rêvons beau et noble s'y rattache²⁸.

²³ *Ibid.*, p. 37.

²⁴ *Ibid.*, p. 183.

²⁵ *Ibid.*, p. 173.

²⁶ *Ibid.*, p. 45, 187.

²⁷ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 62.

²⁸ C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p. 377.

Épicurienne raffinée, elle marche au milieu du « jardin parfumé » et obéit instantanément à ses impulsions si longtemps réfrénées : sans se soucier des regards, elle masse ses seins espérant « les voir grossir » et « pointer avec fierté »²⁹, s'abandonne à la brise matinale qui caresse son corps dénudé et qui joue avec ses cheveux, se roule dans les feuillages encore humides de rosée, se laisse étreindre par l'eau froide de la source et revient à la vie par la fraîcheur des sensations. Entièrement tournée vers le monde extérieur qui la vivifie et la gorge de plaisir, en symbiose avec le cosmos, elle se délivre de sa fausse et triste personnalité par le réveil de ses sens. La consécration de sa renaissance dans la jeunesse du jour se fait promesse de lumière et de plénitude, préserve son enfance et prédit sa victoire sur la nuit, sur les ténèbres de l'inconscient.

Sa liberté et sa parfaite spontanéité s'expriment par sa soudaine envie de jouer. Après la mort de son père qui l'a reconnue comme femme avant de s'éteindre, elle « joue au fils invisible », dirige la prière sur le mort « avec une joie intérieure et un plaisir à peine dissimulés »³⁰. Incarner Ahmed n'est ni un fardeau ni une contrainte, mais un jeu stimulant l'émotivité et libérateur d'un flot d'énergie. Pendant qu'elle s'amuse, elle fait partie intégrante des deux sexes, reconstitue involontairement l'état androgyne : le jeu jette un pont entre sa vie factice et sa nouvelle, entre l'homme qu'elle a été et la femme en devenir. « Le chassé-croisé des apparences et l'échange des rôles » qui « sous-tendent la vision grandiose d'une Humanité restaurée dans sa plénitude »³¹ lui permettent d'atteindre la totalité. Aucune appréhension ne ternit la jubilation tirée du jeu. Au contraire, au cours de la première étape de sa vie, elle est heureuse, légère et rayonnante. Jouer révèle « les vertus de l'obscur »³², et la met sur le chemin de la reconquête de

²⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 44.

³⁰ *Ibid.*, p. 36.

³¹ J. Libis, *Le Mythe de l'androgyne*, Paris, Berg international, 1981, p. 151.

³² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 134.

son être, de la « fleur des fleurs »³³, de la rose qu'elle doit devenir. Jouer la prépare à l'avenir.

Le sentiment de liberté inhérent à l'enfance se manifeste aussi par le voyage. Malheureux, l'enfant de sable puise le bonheur dans son imaginaire : tracer et monter un chemin qui mène vers une montagne le comble. Dès qu'il est reconnu comme femme, il se libère du poids de son lourd passé et s'éloigne du précipice qui le guette³⁴. En prenant la route, il transforme l'énergie onirique en énergie physique dans le but d'accorder son existence à cette rêverie qui le grisait parce qu'il sait que les « lignes imaginaires sont les vraies lignes de vie »³⁵. Zahra anime l'image qui était à la source de son bonheur. Côtayer l'abîme pendant vingt ans a engendré la volonté de s'élancer. Bachelard qui analyse une image nietzschéenne l'écrit :

Près de l'abîme, le destin humain est de tomber.
Près de l'abîme, le destin du surhomme est de jaillir,
tel un pin vers le ciel bleu [...]. La tentation de
l'abîme tonalise le ciel³⁶.

En se dirigeant vers une montagne qui incarne la puissance et relie « les deux niveaux cosmiques primordiaux, terre et ciel »³⁷, elle se destine à atteindre le point culminant de son développement. Sa quête d'identité prend une forme itinérante et totalisante, et se double de « frémissements verticaux »³⁸ : à la cime imaginée et enivrante s'ajoute l'obsession de la lumière qui l'incite à persévérer jusqu'à la liberté absolue. Au faite de l'éminence, elle vit, perçoit l'alliance des éléments, de l'étendue et de la hauteur, du gouffre et de la saillie. Elle n'est plus conditionnée par les réalités apparemment les plus hétérogènes et gagne la paix des sommets.

³³ *Ibid.*, p. 32.

³⁴ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 52.

³⁵ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 130.

³⁶ *Ibid.*, p. 171.

³⁷ S. Vierne, *Espaces et Imaginaire*, Grenoble, PUG, 1979, p. 72.

³⁸ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 175.

De l'enfance à l'adolescence, la protagoniste avance comme le soleil effectue sa course : elle naît en même temps que l'astre et meurt quand il bascule au ras de l'horizon. Pendant qu'il se dérobe aux regards, elle recherche dans le noir son autre versant, l'étoile qui brille dans la nuit et espère l'aurore, présage de l'éveil dans la lumière et de recommencement. C'est lorsque le ciel prend « les couleurs du soleil couchant »³⁹ qu'elle meurt à l'enfance. Toute la journée, ses sens aiguisés s'étaient gavés d'odeurs, de « bouffées de jasmin et de rosiers sauvages »⁴⁰, régalez de pain et de fruits, du plaisir de la marche à travers des sentiers solitaires, réjouis de la beauté du paysage. Tout en s'éloignant de l'espace et de l'état enfantins, elle continue de se nourrir du sensible mais, à l'approche de la nuit, elle sent le besoin d'aller aux confins de cette connaissance, d'achever son expérience sensuelle à l'aide du langage gestuel, en mêlant son corps nubile à celui de l'homme qui la suit. De la *Sensation* qui « fait sentir les choses telle qu'elles sont par l'intermédiaire des sens »⁴¹, elle élabore le *Sentiment* qui s'avère une fonction de relation et qui complète « dans le sens d'une bonne prise en compte de la réalité »⁴², sa connaissance corporelle et du monde extérieur. Le matin qui la surprend dans la nudité souligne son nouveau départ, sa vie adolescente.

La rencontre de l'Assise et du Consul lui permet d'approfondir la seconde fonction. Zahra noue des liens, exprime ses points de vues sur la religion, la liberté⁴³, communique avec l'aveugle et la gardienne du hammam⁴⁴, tout en étant réceptive à leurs idées et curieuse de leurs opinions. Comme l'enfant, l'adolescente, tournée vers le monde extérieur, s'adapte à lui, y adhère en se conformant aux règles et aux conventions déjà établies et par conséquent, a tendance à se soumettre à l'entourage : au jardin, quand le rouquin lui recommande fortement d'oublier son passé, elle met tout en

³⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 62.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 58.

⁴¹ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 51.

⁴² *Ibid.*, p. 52.

⁴³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 79, 83, 84.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 104, 105, 120.

oeuvre pour se débarrasser de sa vie de faux-semblants; l'homme du bois touffu veut qu'elle avance jusqu'au buisson et elle s'y rend; l'Assise l'enjoint de s'occuper du Consul et elle acquiesce sans discuter. Zahra évite de se confronter avec son monde intérieur : elle se laisse conduire, agit sous les ordres plutôt que de choisir sa propre conduite par la réflexion et se coupe de la sorte de sa véritable nature.

L'arrivée à la maison l'incite à se tourner vers l'intérieur. L'introversion et l'extraversion qui se succèdent au même rythme que le jour et la nuit l'amènent peu à peu à prendre conscience de sa vie profonde. Toutefois, c'est le Consul qui saura la dévoiler à ses propres yeux. Cet homme peut-être beau⁴⁵, au corps élancé⁴⁶, presque arachnéen diffère de son premier guide. La description toute physique du Cheikh⁴⁷ soulignait sa matérialité et son rôle dans le développement du personnage; l'image fugace de l'aveugle, mais dont la « présence »⁴⁸ se fait tenace démontre sa mission : acheminer son invitée au-delà du monde des apparences. À son contact, elle se développe « sous l'effet du choc avec le monde intérieur »⁴⁹. Bien établie dans son corps, elle commence à découvrir sa vie psychique et à se consacrer à l'étude de soi. Elle examine les faits et gestes de l'Assise et de son frère⁵⁰, analyse la relation qui les unit⁵¹, étudie ses réactions affectives à l'égard du Consul⁵² et déduit qu'elle éprouve une passion pour lui, relie les idées entre elles, comme celle de l'eau lourde du lac et de l'eau qui monte à la tête⁵³. Auprès de cet homme « pourvu d'un autre sens »⁵⁴, elle s'épanouit, devient jeune femme et élabore une

⁴⁵ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁹ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 62.

⁵⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 72, 100, 107, 108.

⁵¹ *Ibid.*, p. 86, 91.

⁵² *Ibid.*, p. 92.

⁵³ *Ibid.*, p. 120-122.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 78.

troisième fonction : la *Pensée* qui « donne un sens et permet de comprendre »⁵⁵ par le biais de la *Sensation*.

Tandis que, dans la première moitié de la vie, la conscience se dégage et se développe à partir des fondements instinctifs purement naturels et poursuit essentiellement des buts d'adaptation et d'accomplissement social, la situation subit un changement radical au milieu de la vie. C'est comme si, après avoir dépassé midi, le soleil retournait ses rayons pour s'éclairer lui-même après avoir répandu sa lumière sur le monde⁵⁶.

Au savoir des sens, elle incorpore peu à peu le savoir intellectuel. Le trouble et la timidité⁵⁷ qu'elle ressent et qui la fait rougir⁵⁸ lorsqu'elle jouit de la compagnie de l'aveugle la poussent à sonder son cœur et sa conscience pour enfin conclure que cet homme hors du commun tout en la rendant à l'aise comme un « ami de longue date »⁵⁹ l'attire. La vocation « métaphysique »⁶⁰ de l'amour humain permet à Zahra de réconcilier son désir et sa conscience :

L'amour est la recherche d'un centre unificateur, qui permettra de réaliser la synthèse dynamique de ses virtualités. Deux êtres, qui se donnent et s'abandonnent, se retrouvent l'un dans l'autre, mais élevés à un degré d'être supérieur, si du moins le don a été total [...] ⁶¹.

La rencontre de Zahra et du Consul devient un « événement majeur »⁶², car elle révèle une affinité des êtres : ne sont-ils pas « semblables » et unis par un « pacte scellé par le secret »⁶³, n'ont-ils pas tous deux amené l'honneur au foyer⁶⁴, été sous l'emprise d'un membre de leur famille⁶⁵? Une sorte de prédestination les lie

⁵⁵ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 61.

⁵⁶ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 124.

⁵⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 107.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁰ J. Libis, *Le Mythe de l'androgynie*, p. 149.

⁶¹ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 36.

⁶² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 94.

⁶³ *Ibid.*, p. 135.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 102, 158.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 6, 128, 136, 138.

et le frissonnement des corps accompagne ce grand bouleversement : à l'idée de conduire le Consul au lupanar, la « chair de poule »⁶⁶ parcourt Zahra. Qui plus est, le désir de « communion »⁶⁷ des amants s'étend au-delà de la « complicité des corps »⁶⁸ et s'exprime par une image pleine de douceur et de délicatesse : « notre poème »⁶⁹. La poésie les marie et la poésie « c'est la communication absolue d'une personne à une autre : un partage sans reste, un échange sans perte »⁷⁰. La rencontre érotique, comme le poème, fait voir avec les yeux de l'esprit l'autre monde. En aimant passionnément et charnellement le Consul, elle perçoit la part masculine qu'elle porte en elle, vit intérieurement l'image humaine complète et connaît « la paix »⁷¹ de qui s'approche du Soi, « cette totalité, cette intégralité de la personnalité »⁷².

Loin d'être une « punition »⁷³, l'emprisonnement qui suit le bonheur éphémère des amants, délices vite châtiées par l'Assise, devient le moyen d'une exploration plus intense des profondeurs de son âme. Avant d'atteindre la montagne lumineuse à laquelle elle aspire, elle doit descendre totalement vers l'inconnu nocturne pour découvrir son vrai visage. Sa vie de recluse la pousse à l'introspection. Malgré son confinement, son voyage persiste, mais autrement : pour entrer « dans le cours des imaginations »⁷⁴, elle choisit de vivre la nuit, de raccourcir les journées par la mise d'un « bandeau noir sur les yeux »⁷⁵ afin de plonger dans son gouffre intérieur et d'instaurer un dialogue avec cet univers obscur. Elle laisse venir à elle « tout ce qui émerge de l'inconscient : émotions, affects, phantasmes, pensées obsédantes, images oniriques à l'état

⁶⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 145.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 152.

⁷⁰ C. Bobin, *La Merveille et l'obscur*, Venissieux, Paroles d'Aube, 1994, p. 36.

⁷¹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 128.

⁷² M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 136.

⁷³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 143.

⁷⁴ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 132.

⁷⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 151.

de veille »⁷⁶ et se confronte avec eux. Le flot des images⁷⁷ qui l'accaparent, déterrent les souvenirs étouffés pendant la première moitié de sa vie. En « affrontant sans anesthésie les derniers revers d'un destin où le malheur, la tristesse et la violence [récusent] toute pitié »⁷⁸, elle traverse la souffrance pour faire face à son passé. Seule et enfermée, elle affine la *Pensée* et comprend qu'elle doit accepter sa vie subalterne pour qu'elle cesse de la tourmenter, bien vivre le présent et comprendre le sens de sa présence au monde. Dans le noir d'elle-même, elle devient « l'homme et la femme à la fois, tantôt ange possédé par la grâce et l'amour, tantôt orage vengeur et sans pitié »⁷⁹. Elle entre en relation avec l'archétype qu'est l'animus – la masculinité inconsciente de la femme –, reconnaît et surtout intègre l'autre qui habite en elle, sa part d'obscur nécessaire à l'*individuation*. Après avoir traversé la « couche d'éléments personnels refoulés »⁸⁰, elle perce le voile de l'au-delà. L'animus fonctionne « comme un pont ou un porche acheminant vers les images de l'inconscient collectif »⁸¹. Du fond de sa méditation, une voix masculine se fait entendre :

C'est l'homme, vieux comme le monde qui [...] au nom de son expérience éternelle, délègue une image qui fait communier avec le fonds humain toute situation individuelle⁸².

Il lui révèle « le secret de la vie » et « le visage de la mort »⁸³. Pendant ce voyage dans les ténèbres de l'inconscient, elle obtient une vue du cœur qui dévoile l'éclosion de la quatrième fonction : l'*Intuition*. Après la traversée du gouffre de la souffrance, de ce qu'elle appelle « l'Enfer »⁸⁴, elle a l'intuition de sa sortie de prison⁸⁵.

⁷⁶ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 130.

⁷⁷ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 145, 146, 150, 155-156, 161-164, 173-174, 179-184.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 146.

⁸⁰ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 133.

⁸¹ C. G. Jung, *Ma Vie*, p. 451.

⁸² Y. Tardan-Masquelier, *C. G. Jung. La Sacralité de l'expérience intérieure*, Paris, Droguet et Ardant, 1992, p. 47.

⁸³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 161.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 183.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 184.

L'exploration de l'inconscient engendre par dialectique la montée. Son espoir d'une grande lumière et son rêve de cheminer sur une route menant à une montagne s'actualisent. Éprise d'une « terrible envie »⁸⁶ d'aller vers le Sud, prête à saisir l'insaisissable infini, elle poursuit son voyage. Déserté par les émotions durant sa plongée au pays de la nuit, son visage reprend vie : « il s'illumin[e] de l'intérieur »⁸⁷, signe de son harmonie et de sa profonde connaissance de soi. Heureuse, confiante, elle se laisse porter « comme une feuille »⁸⁸ balayée par le vent. La lumière forte et brutale qui l'éclaire, « symbole de l'éclaircissement intuitif et spirituel ou de l'illumination soudaine »⁸⁹, atteste son évolution jusqu'au quatrième et ultime stade : l'atteinte de la sagesse, c'est-à-dire l'équilibre entre les quatre fonctions – *Sensation, Sentiment, Pensée, Intuition* – de la théorie jungienne symbolisée par la maison qui représente la totalité du monde.

Dans la blanche patrie, elle acquiert la connaissance du monde tant terrestre que divin. C'est « par l'abandon, par le renoncement à tout désir égoïste, à la volonté propre et à la curiosité intellectuelle » qu'elle parvient au Soi, au « Royaume de Dieu »⁹⁰. Parce qu'elle a consenti à tout risquer pour exister, développé toutes les virtualités offertes par les quatre orientations, elle devient l'être d'exception auguré par son père, elle s'« individue » :

Le psychisme qui s'« individue » devient « non-divisé » et tient ensemble le conscient et l'inconscient, l'individuel et le collectif et relie l'Homme à son environnement au lieu de l'en séparer⁹¹.

Zahra se donne entièrement à la vie, répond aux appels des symboles qui la renseignent sur l'état de son âme et de son évolution et la poussent à poursuivre son aventure. « En boitant un

⁸⁶ *Ibid.*, p. 186.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 187.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 187.

⁸⁹ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 389.

⁹⁰ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 165.

⁹¹ M. Genty, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, p. 138.

peu, en hésitant, traînant [ses] pas comme une personne infirme »⁹², elle va, simplement, sans savoir ni quand ni où elle arrêtera son voyage. Comme l'*individuation* se compare à un processus dynamique, et que la perfection n'est jamais acquise une fois pour toutes, comme rien ne demeure immuable, elle continue de fouler le sol pour conduire sa vie avec discernement et sagesse et maintenir l'équilibre entre les forces complémentaires. La grande place où elle livre aux auditeurs son message démontre la continuation de ses efforts pour préserver son unité. À ce point où convergent plusieurs chemins, « où tous les opposés se fondent et se dissolvent »⁹³, elle délivre sa mémoire, dépose « les mots et le temps », car « tout ce qui n'a pas été dit » accable tel un « sac de sable rendant la marche difficile »⁹⁴ :

La croix, ou lourd fardeau, que porte toujours le héros, c'est lui-même, ou plus exactement, son soi, sa totalité, dieu autant qu'animal, non seulement homme empirique, mais la plénitude de son être qui prend racine dans la nature animale et, dépassant ce qui est seulement humain, s'élève jusqu'à la divinité. Sa totalité indique une immense opposition qui apparaît unie en elle-même, comme la croix qui en est le symbole le plus parfait⁹⁵.

Telle l'image de l'envolée sur le dos des lettres l'anticipait, elle devient porteuse de mots, semeuse de lumière et incarne maintenant la rose, « symbole de l'amour et plus encore du don de l'amour, de l'amour pur... »⁹⁶

Raconter, écrire : l'art sous toutes ses formes exprime et irradie la lumière de Dieu. Les mots, regorgeant de symbolisme, de sens caché et sacré, s'ouvrent à des images pour faire jaillir la parole vers le haut. La « voix de l'ineffable » naît de la rencontre de l'intuition et de l'expression et devient créativité – médiatrice entre

⁹² Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 99.

⁹³ M.-L. von Franz, *C. G. Jung*, p. 161.

⁹⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 5.

⁹⁵ C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p. 502-504.

⁹⁶ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 824.

la créature et le Créateur⁹⁷ – pour témoigner de la théophanie. Le récit que Zahra fait de sa vie ou celui des conteurs intéressés à communiquer cette histoire inachevée, comme une réponse à « l'appel de la lumière », symbolisent l'insaisissable réalité et impressionnent fortement ceux qui l'entendent ou la lisent : circulant avec « l'eau des sources les plus hautes »⁹⁸, cette parole fait sortir « des profondeurs de l'existence et de la connaissance »⁹⁹ un rayon de lumière qui pénètre l'être tout entier et réveille le sacré en lui. Dégagé de la peur et de l'angoisse quotidienne et de l'absence du silence et de l'inaction, le sacré retrouvé invite au cheminement initiatique, à cesser l'« errance absurde »¹⁰⁰ afin de fréquenter le « monde de l'Image »¹⁰¹ – comme on puise l'eau à la source pour se désaltérer – et de rejoindre l'espace central, l'ultime espace blanc, vierge, où réside la lumière qui apaise et d'où monte la parole qui fait naître ce frissonnement léger qui ondule la peau et fait deviner l'invisible. Voilà « la parole de l'espace » ! Perçue dans le secret du cœur, habillée d'âme, elle dit le Verbe et mène à lui. Le véritable paysage blanc, l'espace sacré par excellence constitue donc le sublime dans tout être humain.

[Vous croyez] n'être qu'un petit corps, mais en
[vous] se déploie le macrocosme,
Et [vous êtes] le Livre évident par les lettres duquel
ce qui est Caché devient manifeste ¹⁰² .

« Tout est là... Dieu est témoin... ». « Tout est là... et vous le savez... »¹⁰³. Tout est dans ce livre sacré, sur cette page blanche en chacun de vous. Approchez-vous à votre tour de l'encrier et des porte-plume et écrivez en lettres d'or votre récit, racontez avec la

⁹⁷ J. Vidal, *Sacré, symbole, créativité*, Louvain-La-Neuve, éd. par Julien Ries, 1990, p. 213.

⁹⁸ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 85.

⁹⁹ J. Vidal, *Sacré, symbole, créativité*, p. 191.

¹⁰⁰ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 179.

¹⁰¹ H. Corbin, *Face de Dieu, face de l'homme. Herméneutique et soufisme*, p. 15.

¹⁰² Vers attribués à l'Imam 'Ali et rapportés par A. Djamî : *Naqd al-nusûs fi sharh naqsh al-fusûs*, trad. et cités dans E. de Vitray-Meyerovitch, *Rûmî et le soufisme*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Maîtres spirituels, 1977, p. 119.

¹⁰³ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 200.

« voix de l'ineffable » l'histoire qui vous habite et vous transforme.
Le Verbe est en attente d'être dit à nouveau.

Conclusion

Au fil du roman, l'espace se referme et se dilate comme Zahra se replie sur elle-même et s'ouvre au monde. « De la concentration à la vaporisation, tout est là », écrit Baudelaire. La clef de l'équilibre réside dans le mouvement incessant entre eux deux. Il faut descendre dans l'en-deça pour s'élever dans l'au-delà. « L'exubérance de l'être révèle sa profondeur »¹. Moteurs de l'*individuation*, de toute évolution, les nécessaires différences réalisent l'unité quand celles-ci se confondent, c'est-à-dire lorsque la descente et la montée se réunissent en un point, « principe de l'émanation » et « terme du retour »², lieu de vérité, de transparence.

Tout au cours de sa pérégrination, la protagoniste escalade la montagne imaginée et, chemin faisant, se débarrasse des contingences matérielles, s'éloigne des conditionnements sociaux et culturels, se libère d'une multitude d'entraves pour s'approcher, légère, de l'essentiel : sa propre et authentique vérité. Lorsqu'elle rejoint le Sud, le paysage blanc, purifié, va de pair avec sa sérénité. Tout le décor – la brume qui monte de la terre et surélève les barques et les voiliers³, le halo de blancheur qui l'entoure, la lumière intense, la maison édifiée sur le rocher – oriente ses lignes vers le haut et exprime son ascension vers l'infini. Son intégration

¹ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 302.

² J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 769.

³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 186-187.

spirituelle aboutit à la cime de la montagne, dans cette double immensité horizontale et verticale. Là, elle arrive au centre, c'est-à-dire

au cœur d'une ardeur portée au comble du dénuement et de la pureté; il [signifie] le passage réciproque de l'ombre dans la lumière et, à travers le vide d'une transparence où toutes les oppositions s'abolissent, l'union à la fois originelle et finale de l'âme et de la vie⁴.

Au sommet de l'univers, elle domine l'étendue de pays qui se déploie devant ses yeux, la mer, le sable et le ciel qui s'étalent dans l'immensité, comme l'étendue temporelle de la vie, passé, présent et avenir maintenant devenus simple « illusion »⁵. En vivant une échappée hors du temps, manifeste par le blanc, couleur de l'intemporel, dans un lieu irréel, elle crève l'écran des apparences. Zahra, à sa quatrième initiation par le feu, dépasse la condition humaine pour se retrouver et retrouver l'Un :

L'Un est le lieu symbolique de l'être, source et fin de toutes choses, centre cosmique et ontologique. [...] L'Un est aussi le centre mystique, d'où rayonne l'Esprit comme un soleil⁶.

La lumière lui révèle le visage de son destin et la conduit jusqu'au mystère de la vie profonde.

L'arrivée au « centre » transforme l'initiée et suscite le désir d'expansion. Portées par cette force transfiguratrice qu'est l'amour, l'âme et l'imagination s'unissent et deviennent les moyens par lesquels Zahra propage la Connaissance. L'histoire qu'elle raconte à la grande place est mythe, c'est-à-dire « révélation d'une vie divine dans l'homme »⁷ parce qu'elle ouvre la porte d'accès aux valeurs fondamentales, rapproche et solidarise une assemblée qui a entendu, comme un souffle d'Hallaj, un même appel :

⁴ J.-P. Richard, *Littérature et Sensation. Stendhal. Flaubert*, Paris, Seuil, 1970, p. 293-294.

⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 189.

⁶ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 984.

⁷ C. G. Jung, *Ma Vie*, p. 387.

Si Les cavales de l'éloignement t'assaillent
 Et le désespoir clame la fin de l'espérance
 De ta gauche prend le bouclier de la soumission
 Et de l'épée des pleurs fortifie ta droite
 Et toi-même, toi-même aie peur
 Garde-toi de l'embuscade de la rupture
 Et si dans l'obscurité l'abandon t'atteint
 Chemine à la lumière des flambeaux de la pureté
 Et dis au Bien-Aimé : Tu vois mon humiliation
 Fais-moi la grâce de Ton pardon avant la rencontre
 Et au nom de l'amour, ne Te détourne pas de
 l'amoureux
 Sans l'avoir récompensé d'un espoir⁸,

l'espoir d'abattre les murailles qui contraignent les corps et les cœurs afin qu'ils s'unissent et entrevoient la lueur d'éternité qui incite au dépassement; l'espoir d'échapper aux séductions illusoire pour trouver la vérité.

Zahra entend l'appel à « cheminer à la lumière » lorsqu'elle est isolée dans la chambre haute et cet espoir la détermine à vivre selon les seules exigences de sa pensée, en écartant les règles sociales, en faisant fi des jugements d'autrui. Ne voulant ni imiter ses semblables ni se conformer aux modes et aux convenances, elle désire briser le moule dans lequel elle a été jetée. C'est pourquoi elle emprunte des chemins de hasard, bouscule sa vie et son confort, abandonne son existence d'homme pleine de privilèges, mais qui la condamne à une « gloire factice »⁹ et à la prison intérieure. Elle renonce aussi à son attachement pour le Consul afin d'aller jusqu'au bout de sa quête. Elle se détache pour goûter la liberté, pour se rendre aux confins de la connaissance et se réaliser. Ses diverses expériences – son indistinction dans une collectivité, son parcours sur les routes, son amour pour le Consul, l'emprisonnement – sont des pas qui la conduisent à soi. Grâce à eux, elle se réapproprie son corps et son âme, apprend à affirmer graduellement sa personnalité virtuelle. Les expériences, comme des ponts, lui offrent l'opportunité de franchir les étapes. Elle pourrait s'apitoyer sur son sort, s'indigner contre le destin, contre ses longues et parfois douloureuses expériences; elle décide plutôt

⁸ H. M. Al-Hallaj, *Poèmes mystiques*, p. 27.

⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 57.

d'assimiler ce qu'elle apprend et d'être initiée à une vie nouvelle. Zahra ne se résigne pas au sort ingrat que ses parents lui ont imposé : elle utilise ses épreuves pour élargir son savoir et s'enrichir spirituellement. Elle résiste à l'inertie et à l'ignorance, rejette les solutions de facilité et affronte les obstacles. Dans la chambre haute, il semble au premier abord qu'elle attend passivement la venue de l'expérience. Cependant, ses relations épistolaires, l'écriture de son journal intime et l'effort d'introspection que cela exige opèrent discrètement un changement. À chaque mot, à chaque phrase, elle pousse un peu plus loin sa réflexion : des idées saugrenues aux décisives, l'effervescence intellectuelle fait surgir tout ce qui a été laissé de côté, abandonné, oublié au cours des années de travestissement. Elle trouve « les mots du retour »¹⁰, recouvre son visage et raccommode son corps¹¹ pendant sa claustration. Aucun déplacement dans l'espace, aucune action visible, mais une enjambée colossale de l'esprit. Ensuite, elle va au-devant de l'expérience, la provoque même, en sillonnant les routes, en tombant amoureuse, en s'affirmant de plus en plus par les gestes, par les idées émises. Ses expériences éveillent sa connaissance, font éclore ses possibilités latentes. Son savoir s'assoit à la fois sur la raison et la passion : pendant sa vie d'homme déguisé, elle se laisse guider par son intelligence, arrache ses masques et implante ses racines féminines. À partir du moment où elle se retrouve, le père et le fils chimérique cessent de décider pour elle. Longtemps endormie sous Ahmed, elle se réveille avec fougue, résolue à devenir et à exercer sa propre volonté. Plus tard, elle ranime son cœur grâce à la passion partagée avec le Consul. Le don et l'abandon total de soi leur permet à tous deux de se retrouver l'un dans l'autre « à un degré d'être supérieur »¹². Ce pur amour peut la nourrir « jusqu'à la fin de ses jours »¹³ et éloigner à jamais les ténèbres¹⁴ du Consul. Aimer les transforme, les élève jusqu'aux étoiles et leurs visages se retrouvent « éclairés par la

¹⁰ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 98.

¹¹ *Ibid.*, p. 94.

¹² J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 36.

¹³ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 141.

¹⁴ *Ibid.*, p. 142.

même lumière »¹⁵. L'étreinte des corps, l'embrassement des cœurs et la symbiose des esprits confondent les amants dans un même éclat.

L'amour traverse le corps désiré et cherche l'âme dans le corps et, dans l'âme, le corps. La personne tout entière¹⁶.

L'amour « excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout »¹⁷ parce qu'il est tout, parce qu'il intègre des forces différentes dans une même unité. À travers lui, première et suprême connaissance et essence même de Dieu, Zahra et le Consul font l'expérience de la totalité :

L'aimé réel est toujours Dieu. Dieu est celui qui dans chaque être aimé se manifeste au regard de chaque amant¹⁸.

Gonflés d'énergie sublime, ils poursuivent, sur les ailes de l'amour, leur progression vers le firmament.

Tout grand amour doit être, selon Jean-Pierre Richard, « incitation du réel à l'imaginaire, départ de la platitude vers la profondeur, invitation au voyage »¹⁹. L'amour les pousse donc à accomplir leur quête. La vie du cœur qui s'accélère multiplie les pouvoirs de l'esprit. L'obligation de se séparer après le meurtre de l'oncle commis par Zahra met fin à l'union intime des corps, mais mobilise l'esprit. Pour elle, l'essor de la vie intérieure va de pair avec le mouvement qui s'éteint. Dans le lieu d'inertie et de solitude, une tempête de silence balaie l'inutile et laisse, concentré, l'essentiel, le « point »²⁰ au milieu de la flamme :

Le point symbolise la lumière et le feu, ainsi que la divinité, puisque la lumière est [...] une image de Dieu, [...] une illustration de la divinité²¹.

¹⁵ *Ibid.*, p. 152.

¹⁶ O. Paz, *La Flamme double. Amour et érotisme*, p. 34.

¹⁷ I, Corinthiens, XIII, 7.

¹⁸ P. Gallais, *Perceval et l'initiation*, p. 177.

¹⁹ J.-P. Richard, *Littérature et Sensation. Stendhal. Flaubert.*, p. 95.

²⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 175.

²¹ C. G. Jung, *Mysterium conjunctionis*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 81.

Quant au Consul, il part chercher « un abri, un lieu de paix pour [ses] pensées »²², pour « vivre ailleurs et autrement »²³ leur histoire d'amour.

Tous deux suivent l'itinéraire qui s'enfonce dans la nuit, traversent avec souffrance le chaos – Zahra connaît « l'enfer »²⁴ et le Consul fait « le voyage des ténèbres »²⁵ – franchissent la « porte étroite »²⁶ par où passent « les mystiques dans leur voyage extatique au Ciel » et d'où ils naissent « une seconde fois, spirituellement »²⁷. À travers une suite de dépouillements, ils trouvent « la porte étroite » et le chemin resserré « qui mène à la Vie »²⁸. Ils se soustraient du monde familial, social, économique pour véritablement établir des liens d'humanité où chaque être devient le reflet possible de soi. Le Consul, au bout de sa quête, change de statut : le Saint, l'appelle-t-on, parce qu'il a su se libérer des entraves. Après avoir fait « le voyage des ténèbres », il a suivi son cœur, reçu l'émotion qui traversait son sang²⁹. Sa découverte du Sens l'incite à aider les autres, à veiller à leur salut : auprès de lui, le visage de l'Assise, auparavant « ravagé par la haine »³⁰, devient « plus serein, plus humain »³¹. Dans l'humble maison blanche, dépourvue de portes et de meubles³², il accueille, sans discrimination, les passants, les rassure comme s'il les bénissait quand ils lui confient quelque secret³³. Il vit, tel le démuné, loin de la richesse, du pouvoir et de la gloire afin de rester dans la vérité et « d'éclairer le chemin des ignorants et de les conduire sur les sentiers de la lumière »³⁴.

²² Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 169.

²³ *Ibid.*, p. 170.

²⁴ *Ibid.*, p. 181.

²⁵ *Ibid.*, p. 169.

²⁶ *Ibid.*, p. 170.

²⁷ M. Eliade, *Le Sacré et le profane*, p. 153.

²⁸ Mathieu, VII, 14.

²⁹ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 173.

³⁰ *Ibid.*, p.100.

³¹ *Ibid.*, p. 188.

³² *Ibid.*, p. 188.

³³ *Ibid.*, p. 189.

³⁴ K. Gibran, *L'Œil du prophète*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 89.

Zahra aussi choisit de guider son prochain. Cependant, elle se consacre à la marche, traverse plusieurs espaces pour élargir perpétuellement ses perspectives, regarder au-delà et voir l'Au-delà. Sa liberté, exprimée par le mouvement du corps qui s'en va et par l'esprit exempt de désirs, de liens et de craintes, se manifeste aussi par son refus de toute situation mondaine : sans foyer et sans enfants, « enveloppée dans une vieille djellaba »³⁵, elle voyage ici et là, profitant de la fontaine des mosquées³⁶ pour se laver. À Marrakech, un garçon l'appelle même « mère Fadila »³⁷ sans qu'elle ne rétorque quoi que ce soit, comme si elle avait renoncé à son nom pour se mêler et se confondre dans l'espèce, abandonné son individualité pour s'effacer dans la collectivité, s'unir à l'ensemble. Et « qu'importe le nom »³⁸? Il s'agit d'être, simplement, sans distinction. Du haut du blanc paradis, elle regarde le monde et voit sa parfaite unité. Comme lui, elle veut être un pays sans frontières, un champ sans bornes, un jardin sans haies, « une maison qui recèle un trésor, mais toujours ouverte à tout passant »³⁹. Elle regarde l'autre comme un miroir, se reconnaît en lui. En outre, elle aime autrui comme elle s'aime elle-même :

Il m'arriv[e] de temps en temps de rencontrer sur mon chemin des êtres qui réagiss[ent] violemment à ma présence, à une attitude ou à un geste. Je me [dis] alors que nous dev[ons] être de la même trempe, que nos sensibilités [sont] tissées par les mêmes fibres. Je ne leur en [veux] pas. Je m'en [vais] en silence avec la conviction que nos yeux se recroiser[ont] dans un même élan⁴⁰.

Elle s'en va « en silence », respectueusement. Elle pérégrine dans la « transparence sonore »⁴¹. Elle se détache. Rien ne la retient parce qu'elle ne tient à rien, qu'à l'amour qui les a conduits, elle et son aimé, sur le chemin de la Lumière, de la beauté :

³⁵ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 10.

³⁶ *Ibid.*, p. 11.

³⁷ *Ibid.*, p. 12-13.

³⁸ *Ibid.*, p. 132.

³⁹ K. Gibran, *L'Œil du prophète*, p. 84.

⁴⁰ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 16.

⁴¹ J.-P. Richard, *Littérature et Sensation. Stendhal. Flaubert*, p. 292.

Lorsque la main d'un homme
effleure la main d'une femme,
tous deux touchent à l'éternité⁴².

L'amour est intensité, vivacité; il entrouvre les portes du temps et de l'espace : nulle part devient partout et maintenant, toujours. L'amour fait découvrir l'unité de la vie : à son bout, la connaissance fleurit, telle une rose.

Au cours du roman, l'espace défile, la route s'allonge comme l'âme de Zahra s'ouvre et s'éclaire; les pensées évoluent, suivent leur cours au rythme des saisons qui se succèdent. Le temps, comme l'espace, façonne, donne vie. Le temps n'écrase ni ne tue : plutôt qu'évanescence, il devient une « suite d'éternités »⁴³ et l'espace, de morcelé, se fait étendue sans limites, paradis. Le temps et l'espace sont les assises de l'être humain : ils le constituent dans sa profondeur. « Le temps est ce que nous sommes. Il est sur notre visage, dans nos silences, dans notre attente »⁴⁴. Au bout de sa quête, après être entrée « dans le monde par le ciel »⁴⁵, Zahra rentre, passe à l'intérieur, s'installe dedans : son corps habite son âme. Désormais, le monde vit en elle et sa soif de le partager est éternelle : « Amis du Bien »⁴⁶!

Soyez patients [...] et sachez attendre [...] le chant
qui montera lentement de la mer et viendra vous
initier sur le chemin du livre à l'écoute du temps et
de ce qu'il brise⁴⁷.

Vénérable temps qui élargit les horizons jusqu'au firmament, fait mûrir les printemps et fait de l'amour un poème, une liberté, « un souffle d'immortalité »⁴⁸ !

⁴² K. Gibran, *L'Œil du prophète*, p. 68.

⁴³ M. Eliade, *Le Sacré et le profane*, p. 79.

⁴⁴ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 21.

⁴⁵ J.-P. Richard, *Littérature et Sensation. Stendhal. Flaubert*, p. 130.

⁴⁶ Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, p. 5, 6.

⁴⁷ Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, p. 13.

⁴⁸ K. Gibran, *L'Œil du prophète*, p. 169.

« Amis du Bien »! Abandonnez-vous au cours du temps et, les yeux ouverts, marchez et suivez l'amour. Lui seul peut vous couronner!

Bibliographie

1. Oeuvres de Tahar Ben Jelloun

L'Enfant de sable, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

La Nuit sacrée, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

2. Ouvrages et articles sur Tahar Ben Jelloun

BEKRI, Tahar, « Tahar Ben Jelloun : *La Nuit sacrée* », *Notre Librairie*, n° 95, oct.-déc. 1988, p. 80-81.

BEN ABDA, Saloua, *Bilinguisme et poétique chez Tahar Ben Jelloun*, Lille, Université de Lille, 1991.

CHALIER, Chantal, « *La Nuit sacrée* : un roman musulman qui ose s'exprimer contre l'hypocrisie et le fanatisme religieux », *Australian Journal of French Studies*, vol. XXVIII, n° 1, janv.-avril 1991, p. 80-91.

DEVAUX-FARGUES, Claire, « De la périphérie au centre... », *Recherches sur l'imaginaire*, Université d'Angers, cahier XVIII, 1988, p. 277-284.

GAILLARD, Philippe, « Tahar le fou, Tahar le sage », *Jeune Afrique*, n° 1404, 2 déc. 1987, p. 44-49.

M'HENNI, Mansour, *Tahar Ben Jelloun. Stratégies d'écriture*, Paris, L'Harmattan, 1993.

NICOLINI, Élisabeth, « Ce qui m'intéresse, c'est l'ambiguïté, le flou », *Jeune Afrique*, n° 1394, 23 sept. 1987, p. 65-67.

RIVOIRE ZAPPALA, Marguerite, « Les Érotismes dans *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun », *Francofonia*, n° 16, printemps 1989, p. 99-113.

ROLLIN, André, « *La Nuit sacrée* au peigne fin », *Lire*, n° 146, novembre 1987, p. 137-139.

URBANI, Bernard, « Si par une nuit sacrée, un enfant de sable », *Recherches sur l'imaginaire*, Université d'Angers, cahier XXII, 1991, p. 473-490.

3. Ouvrages et articles sur l'espace et la littérature

BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

BERTRAND-JENNINGS, Chantal, *Espaces romanesques : Zola*, Sherbrooke, Naaman, 1987.

BOURNEUF, Roland, « L'Organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires III*, n° 1, avril 1970, p. 77-94.

BOURNEUF, Roland et OUELLET, Réal, *L'Univers du roman*, Paris, PUF, 1989.

CROUZET, Michel (études réunies par), *Espaces romanesques*, Paris PUF, 1982.

DAUNAIS, Isabelle, *Flaubert et la scénographie romanesque*, Paris, Nizet, 1993.

GUIMBRETIÈRE, André, « Quelques remarques sur la fonction du symbole à propos de l'espace sacralisé », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 13, 1967, p. 33-55.

RICARD, François, « Le Décor romanesque », *Études françaises*, vol. 8, n° 4, nov. 1972, p. 343-362.

VIERNE, Simone (sous la direction de), *Espaces et imaginaire*, Grenoble, PUG, 1979.

4. Ouvrages et articles sur l'imaginaire

BACHELARD, Gaston, *L'Air et les songes*, Paris, José Corti, 1943.

– – –, *L'Eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1942.

– – –, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1949.

– – –, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948.

– – –, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1948.

BROMBERT, Victor, *La Prison romantique*, Paris, José Corti, 1975.

CALAME-GRIAULE, Geneviève (sous la direction de), *L'Initiation. Dossiers du Centre Thomas More*, La Tourette, L'Arbresle, 1977.

CELLIER, Léon, *Parcours initiatiques*, Neuchâtel, La Baconnière et PUG, 1977.

CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (sous la direction de), *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Laffont/Jupiter, coll. « Bouquins », 1982.

- CORBIN, Henri, *Face de Dieu, face de l'homme. Herméneutique et soufisme*, Paris, Flammarion, 1983.
- DAVY, Marie-Madeleine, « Le Voyage intérieur. L'Exode. Le Désert. La Terre promise », *Corps Écrit*, Paris, PUF, 1982, p. 71-80.
- DURAND, Gilbert, *L'Imagination symbolique*, Paris, PUF, 1968.
 – – –, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF, 1963.
- ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.
 – – –, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1952.
 – – –, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques, essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959.
 – – –, *Méphistophélès et l'androgynie*, Paris, Gallimard, 1981.
 – – –, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.
- GALLAIS, Pierre, *Perceval et l'initiation*, Paris, Édition du Sirac, 1972.
- GENTY, Monique, *L'Être et l'écriture dans la psychologie jungienne*, Paris, Masson, 1991.
- JUNG, Carl-Gustav et KERÉNYI, Ch., *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Payot, 1951.
- JUNG, Carl-Gustav, *Commentaire sur le mystère de la Fleur d'or*, Paris, Albin Michel, 1979.
 – – –, *L'Homme et ses symboles* (en collaboration), Paris, Laffont, 1964.
 – – –, *Ma Vie*, Paris, Gallimard, 1973.
 – – –, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Georg, 1967.
 – – –, *Mysterium conjunctionis*, Paris, Albin Michel, 1980.
 – – –, *Problèmes de l'âme moderne*, Paris, Buchet/Chastel, 1961.

- LEJEUNE, Claire, « La liberté comme sens de l'expérience intérieure », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 14, 1967, p. 25-38.
- LIBIS, Jean, *Le Mythe de l'androgynisme*, Paris, Berg international, 1981.
- MADÉLAIN, Jacques, *L'Errance et l'itinéraire. Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983.
- MIGNONNE, Patricia, « Michel Tournier, une symbolique initiatique », *Cahiers internationaux du symbolisme*, nos 45-46-47, 1983, p. 185- 195.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Littérature et Sensation. Stendhal. Flaubert*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1970.
- RIES, Julien (éditeur), *Les Rites d'initiation*, Louvain-La-Neuve, 1986.
- RONSE, Henri, « Le Labyrinthe, espace significatif », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 9-10, 1965-1966, p. 27-43.
- SHARIAT, Ali, « Le Soufisme iranien et la quête de la dimension cachée », *Diogène*, n° 146, 1989, p. 92-120.
- TARDAN-MASQUELIER, Ysé, *Jung. La Sacralité de l'expérience intérieure*, Paris, Droguet et Ardant, 1992.
- VAN GENNEP, Arnold, *Les Rites de passage. Étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris, Nourry, 1909.

VIDAL, Jacques, *Sacré, symbole, créativité*, Louvain-La-Neuve, éd. par Julien Ries, 1990.

VIERNE, Simone, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, PUG, 1987.

VITRAY-MEYEROVITCH, E. de, *Rûmî et le soufisme*, Paris, Seuil, coll. Maîtres spirituels, 1977.

VON FRANZ, Marie-Louise, *C. G. Jung. Son mythe en notre temps*, Paris, Buchet/Chastel, 1975.

5. Oeuvres littéraires

AL-HALLAJ, Hussein Mansour, *Poèmes mystiques* (Calligraphie, traduction de l'arabe et présentation par Sami-Ali), Paris, Sindbad, 1985.

La Bible de Jérusalem (traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem), Paris, Desclée de Brouwer, 1975.

BOBIN, Christian, *L'inespérée*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1994.
 – – –, *La Merveille et l'obscur* (Entretiens avec Charles Juliet, Nelly Bouveret et Judith Brouste), Venissieux, Paroles d'Aube, 1994.

Le Coran. Essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une étude exégétique par Jacques Berque, Paris, Sindbad, 1990.

GIBRAN, Khalil, *L'Œil du prophète*, Paris, Albin Michel, 1991.
 – – –, *Le Prophète*, Paris, Mille et une nuits, 1994.

PAZ, Octavio, *La Flamme double. Amour et érotisme*, Paris, Gallimard, 1994.

YOURCENAR, Marguerite, *L'Œuvre au noir*, Paris, Gallimard, 1968.